

33



LES ORPHELINES DE SAINT-SEVER

DRAME-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES

PAR

MM. ÉDOUARD PLOUVIER ET LLAUNET

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, À PARIS, SUR LE THÉÂTRE DES FOLIES-DRAMATIQUES, LE 15 AVRIL 1858.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LE DOCTEUR BERTON.....	MM. PLOUVIER.....	ANNA GARNOT.....	Mmes DOUBLET.....
DANIEL BEATON, son fils.....	Mat.....	ADÈLE, sa sœur.....	PAULINE JARRY.....
NICOLAS, le perron.....	P. BERNARD.....	MADAME VEEVE JULIBOIS.....	JULIAN.....
RAOUL HARMANT, compositeur, ami de Daniel.....	Musard.....	CHRISTINE, domestique de cuisine.....	ELISE.....

Le scène se passe de nos jours, au premier acte, à Saint-Sever, Calvados de Rouen; au second, à Paris; au troisième, à Astrakhan.

Les mises en scène et les indications sont prises par la gérance du public.

— Droits de représentation, de reproduction et de traduction réservés —

ACTE PREMIER.

Le jardin de l'habitation du docteur Berton, à Saint-Sever. — A gauche, la maison à laquelle on monte par un perron. A droite, un grand bosquet entre deux haies d'arbres. Au fond, une terrasse avec balustrade délimitée une partie au-dessous du jardin. Table sous le bosquet, sièges rustiques çà et là. Beauté de feuillage, ciel d'été.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADÈLE, ANNA, CHRISTINE.

CHRISTINE, venue de la maison et introduisant les deux jeunes filles.
Non, Mesdemoiselles, M. le docteur n'est pas en ville, mais vous savez bien qu'il a donné l'ordre de vous mener au jardin quand vous le voudriez... Vous y voilà, faites comme chez vous.

ADÈLE ET ANNA.

Merci! Christine, merci! (Christine rentre dans la maison).

MADAME JULIBOIS, venue de la droite, sous le bosquet.

Est-il long à rentrer ce docteur Berton! Voilà trois pêches et

* Adèle, Anna, Julibois.

deuxabricots que je mange en l'attendant. Il faudra donc que je goûte à ses poires!... — De jeunes personnes! sans doute des malades? (Saisies.) Mesdemoiselles...

ANNA ET ADÈLE.

Madame!

MADAME JULIBOIS.

Ah! mais, je me me trompe pas! vous êtes les filles de M. Garnot, le libraire de Rouen, qui a sa boutique de l'autre côté du pont.

ADÈLE.

Et qui demeure à Saint-Sever, près de la maison du docteur Berton, oui, Madame.

MADAME JULIBOIS.

Mais vous êtes donc malade l'une ou l'autre, que je vous rencontre chez...

ADÈLE.

Non, Madame, ni l'une ni l'autre.

MADAME JULIBOIS.

Est-ce que ça servirait votre papa?

ANNA.

Grâce à Dieu! non, Madame.



79258

MADAME JOLIBOIS.

Ca n'est pas comme moi, alors, car je suis bien malade : figurez-vous ! vous me regardez, vous me trouvez bonne mine, passez moi le mot ; je crois bien, c'est l'excès du mal !... Mais je pense à une chose, je vous reconnais, mais vous ne me connaissez pas.

ANNA, prenant la houe d'Adèle, comme pour l'emporter au fond.

En effet, Madame, nous n'avons pas l'honneur...

MADAME JOLIBOIS, les voyant.

Pour répondre à vos questions, mes mignonnes, je m'appelle madame Jolibois, née Gallardot ; je suis veuve d'un imprimeur d'ici, de Rouen, et qui me battait comme plâtre, cet imprimeur ! c'était passé chez lui en habitude. Pauvre homme ! il m'a laissé de l'aisance ; mais quel poignet il avait !

ANNA.

Mais, Madame.

ADELÉ, les.

Écoutez-la, bah ! elle paraît amusante !

MADAME JOLIBOIS, continuant.

Mais j'ai beau être veuve, je ne suis pas heureuse, je suis toujours malade ! Et je n'aime pas ça, moi, et alors ça m'ennuie ! Du reste, je ne suis pas si je suis malade parce que je m'ennuie, ou si je m'ennuie parce que je suis malade...

ANNA.

Que souffrez-vous donc ?

MADAME JOLIBOIS, à Anna.

Eh ! ma chère ! tout ce qu'il est possible de souffrir ! tout pas autre chose ! Ah ! vraiment !..

Air de la *Strius*.

Ça ne va pas ! (bis.)

Je bois très-bien, très-bien je mange,

Et je digère, c'est étrange,

Sans efforts ni sans embarras !

Mais résistants, mais délicats,

Ça ne va pas !

Eh ! quel symptôme effroyable !

A peine ai-je quitté le table,

Que je m'y remue, hélas !

Ça ne va pas ! (ter.)

Non, non, vraiment, ça ne va pas,

Non, non, ça ne va pas.

Et je dors neuf heures ! Oh ! la maladie est bien cachée, la misérable ! Voyez-vous, c'est quelque chose de vague : entre le cœur et l'estomac ; voilà plus de cent cinquante médecins que je consulte : M. Berton est le cent cinquante et unième ; mais ils ne comprennent pas mon mal et ils ne m'ont pas soignée ! Ce sont des âmes, des âmes, des gâteaux. Oh ! je suis trop à plaindre ! car, ce n'est pas tout que d'être veuve, il faut trouver à se remarier.

ADELÉ, toisant.

Vous pouvez encore parler ?

MADAME JOLIBOIS.

Eh ! ah ! c'est tout au plus, car...

DEUXIÈME COUPLÉ.

Ça ne va pas ! (bis.)

On exultait dans mon jeune âge

Mon adorable bohéme,

Et chacun d'un air si dévoué,

Et mille hommages pleins d'appas

S'envolaient mon sort !

Maintenant je suis blâmoisée,

Car, si je jure une journée,

Le soir il faut partir tout bas,

Ça ne va pas ! (ter.)

Non, non, non, quel malheur, hélas !

Non, non, ça ne va pas.

(à Adèle.) Vous riez, vous, Mademoiselle !

ANNA, à Adèle.

Adèle ! (bas.) Excusez ma sœur, Madame, elle est très-rieuse.

MADAME JOLIBOIS, riant aussi.

Ah ! je reconnais ça ! Je ris à gorge déployée par moments ! Ou croirait que je suis gaie, etc. (Cressant du rire.) Ah ! la maladie est bien cachée... Ah ça, et vous, Mademoiselle, de quoi dites-vous donc que vous souffrez ?

ADELÉ.

Nous ne souffrons pas, Madame, et voici ce qui nous amène, puisque vous voulez bien vous y intéresser : notre père aime

* Jolibois, Adèle, Anna.

** Adèle, Jolibois, Anna.

beaucoup les fleurs, et nos moyens ne nous permettent pas d'en acheter.

ANNA, poursuivant.

Mais comme le docteur connaît un peu notre père, qui lui vend des livres, il nous permet de venir de temps en temps faire un bouquet dans son jardin.

MADAME JOLIBOIS.

Ah ! oui ! bon ! bon ! l'unique plaisir les fruits, moi ! A propos, vous savez que son fils est d'ici, n'est-ce pas ? Monsieur Daniel, un charmant garçon ! (Regardant à gauche.) Le voilà qui vient justement !

ADELÉ.

Nous ne le connaissons pas, Madame. Viens-tu, Anna ?

ANNA.

Oui, Adèle ; allons.

MADAME JOLIBOIS.

Bah ! je vais avec vous ; je croquerai une poire ou deux...

Air de la *Strius*.

ANNA ET ADELÉ.

Dans les milliers de fleurs

De ce jardin superbe,

Rassemblés notre gerbe

Aux multiples couleurs,

MADAME JOLIBOIS.

Moi, je vais vers les murs,

Aux branches bien garnies ;

A vers les fleurs jolies,

A moi les beaux fruits mûrs !

SEPRÈSE ENSEMBLE.

Dans les milliers de fleurs

De ce jardin superbe,

Rassemblés notre gerbe,

Aux multiples couleurs,

Laissons-nous les premiers.

(Ils se retirent par la droite.)

SCÈNE II.

DANIEL BERTON, entrant de la maison ; il tient ce album à la main.

Ah ! voilà deux charmantes filles ! deux sœurs assurément, deux roses de la même branche ! Quelle clientèle, ma foi ! Voilà le premier spectacle que j'ai vu en province : office à mes yeux depuis que mon père m'a rapatrié de Paris. (Regardant toujours à droite.) Les deux belles jeunes gens ! Je serais volontiers, je crois, amoureux de toutes deux ! Ah ! éponger un appétit d'avenir, de gloire et d'amour à dévorer le monde ! et me voir épris d'une si maigre repas de la vie du médecin de province, c'est affreux ! Comprendre, rêver, posséder peut-être un art splendide : la peinture ! et mettre ma gloire à guérir des indigestions et des coliques ! Non, je ne m'y résignerai jamais. (Regardant à la droite.) Oh non-elle donc, mes nymphes romaines ? (Allant à la terrasse et regardant vers la droite.) Ah ! là, dans ce parterre, je crois que j'aimerais mieux celle qui cueille du jasmin... Non, non ; je préférerais celle qui regarde ces lis ; mais l'autre est si gracieuse. Oui, mais celle-ci... J'ai envie de les croquer toutes les deux. Parlez-moi de dessiner d'après nature, quand la nature est si charmante ! (Il s'assied au fond, tourné de côté par où sont sortis Anna et Adèle, et il se met à dessiner.)

SCÈNE III.

DANIEL, MADAME JOLIBOIS.

MADAME JOLIBOIS, sortant de derrière le bouquet.

Le voilà préoccupé comme un savant ! Il rédige une consultation, c'est sûr. Ah ! bah ! je puis bien le dévorer ; il s'agit de la conservation de mes jours ! et il me sauvera peut-être, lui ! qui sait ! Bien le bonjour, monsieur Daniel ! (s'assoit.) Et tout ce que votre cœur peut désirer, je vous le souhaite.

DANIEL.

Je vous remercie, Madame, et je vous présente mes hommages. (Il se remet à son dessin.)

MADAME JOLIBOIS.

Vous êtes aussi de la partie, n'est-ce pas, vous, monsieur Daniel ?

DANIEL.

De quelle partie, Madame ?

* Jolibois, Adèle, Anna.

[°] MADAME JOLIBOIS.
De la médecine, donc! enfin! quel, vous êtes médecin?
passez-moi le mot.

DANIEL.
Moi, médecin, oh! pas beaucoup.
MADAME JOLIBOIS.
Comment, pas beaucoup? pas assez pour me sauver la vie
en attendant votre papa?

DANIEL, le regardant et pleurant.
S'il s'agit de vous sauver la vie, Madame, soyez sûre qu'il
va revenir tout expiré, papa.

MADAME JOLIBOIS, à elle-même.
Encore un scélérat sans âme, sans entrailles, sans sensibi-
lité!

DANIEL, se levant.
Vous dites, Madame?
MADAME JOLIBOIS, le regardant de côté.
Il est pourtant gentil garçon! (Haut.) Je disais... Est-ce que
vous ne songez pas à vous marier, vous, jeune homme?

Ah! non, asperlotte! j'aime trop... le beau sexe, pour lui
faire cadeau d'un mécréant comme moi... à perpétuité!

MADAME JOLIBOIS, riant.
Eh! eh! monsieur Daniel, les femmes ont tant d'indul-
gence!

DANIEL.
Vous ne savez donc pas que j'arrive de Paris, Madame, et
que j'en rapporte tous les défauts qu'on y cultive.

MADAME JOLIBOIS, même jeu.
Nah! eh! province, nous aimons tant tout ce qui vient de
Paris!

DANIEL.
Ah çà! Madame, vous avez donc une fille, une nièce, ou
une filleule à me proposer?

MADAME JOLIBOIS, blottie.
Rien du tout, Monsieur, je ne pense qu'à votre bonheur.
(Elle se retourne et fait dessein.) Ah! l'on a bien raison de dire que
les médecins n'ont pas de cœur.

SCÈNE IV.

LES MÈRES, NICOLAS.*

NICOLAS, parlant en dehors, en arrivant par la maison.
Eh bien! mais, s'il est resté par le jardin, monsieur le
docteur, je vais y voir, dans le jardin.

(Chacune avec accompagnement.)

Chaque fois qu'il est sorti,
On n'a le trouve pas chez lui.
Chaque fois qu'il est chez lui,
On n'a le trouve pas sorti.
Larilla, Raoul, Raoul.

(Ventriloque.)

Tiens! c'est madame Jolibois! la veuve de mon ancien pa-
tron! Ça va bien, madame Jolibois? ah! tant mieux, mon
Dieu! tant mieux! C'est de moi, tenez, ce que je murmura-
rais là!

Larilla, Raoul, Raoul.

MADAME JOLIBOIS, effarée.
Comment! ça va bien?

NICOLAS.
Ah! ouï! pardon! j'oubiais! c'est l'appétit qui va bien...
ah! j'arrête!

MADAME JOLIBOIS.
Ce brave Nicolas! il est tout de même devenu gentil en gran-
dissant... (Haut.) Est-ce que... il ne songe pas à se marier?

NICOLAS, très-haut.
Me marier! moi-même! personnellement! pour de bon! et
contre qui donc?

DANIEL.
Vous desiriez parler à mon père, mon ami?
NICOLAS, remuant après de Daniel.*

Si le docteur est votre père, Monsieur, il y a gros à parier
que vous êtes son fils! Eh bien! oui, monsieur Berlioz fils,
j'apportais à M. Berlioz père des épreuves d'un ouvrage qu'il
faut imprimer chez le successeur de Madame. Un b-i ouvrage,
ma foi, avec un beau titre : (Lisant.) Les Devoirs du Médecin.
Je me suis amusé à en lire un peu, et là, franchement! c'est
à vous faire croire qu'un médecin, c'est plus qu'un homme?

* Nicolas, Jolibois, Daniel au fond.
° Jolibois, Daniel, Nicolas.

DANIEL.
Oui, ce doit être plus qu'un homme ordinaire! Mon père
va rentrer... si vous voulez bien l'attendre. (Il remonte et
descend.)

NICOLAS.
Merci, Monsieur. (Il remonte.)
MADAME JOLIBOIS, lui montrant une tape sur la joue.
Ce petit Nicolas! ou voit qu'il se porte bien, lui!

NICOLAS, descendant abîmé.
Ah! vous croyez ça, Madame! parce qu'on a l'habitude de
chançonner... vous appelez ça se bien porter, de ne plus pou-
voir ni manger, ni boire, ni dormir, et d'étrangler perpétuel-
lement?..

MADAME JOLIBOIS, le montrant.
Dire qu'il y a comme ça des malades imaginaires! ça fait
pitié!

SCÈNE V.

LES MÈRES, RAOUL, HARMANT.

RAOUL, il arrive par le fond de droite, Daniel se lève.
Bonjour, Daniel, (Daniel.) Madame! (Le remonte.) C'est
madame Jolibois?

DANIEL, qui vient des dehors.
Tu as l'honneur de connaître Madame?

RAOUL.
Cet honneur et ce plaisir. Comme professeur de musique,
j'ai donné des leçons de chant à Madame.

NICOLAS, lui, à Daniel.
Une idée du patron pour occuper sa soirée.
MADAME JOLIBOIS.

Oui, et vous trouvez que je chantais faux...
RAOUL.

C'était vrai! Alors je vous ai donné des leçons de piano.
MADAME JOLIBOIS.
Et c'était comme si je chantais! Enfin, je me vous en veux
pas, mon artiste, passez-moi le mot! et même... (se rapprochant
de lui et plus bas.) Est-ce vrai ce qu'on m'a dit... que vous songez
à vous marier?

RAOUL.
On se trompe, madame Jolibois, ce n'est pas moi; je crois
que c'est vous.

MADAME JOLIBOIS.
Moi! vous n'êtes qu'un calculateur!

RAOUL.
Je vous passe le mot... (Apparait Nicolas.) Ah! c'est vous,
Nicolas... (Il lui donne la main.)

DANIEL.
Mon père tarde beaucoup.
RAOUL.

Je crois qu'il va tarder encore. Je viens de le voir, il entrail
à la Préfecture et il m'a dit... Enfin, je crois qu'il va tarder
encore.

NICOLAS.
Ah! bien, je l'attends, moi, Raoul, il y a ma troupe bien là!
MADAME JOLIBOIS.

Mais moi, pour lors! je vais faire mon second déjeuner... je
reviendrai...
NICOLAS.

Vous faites donc toujours un second déjeuner, mon ex-pa-
tronne?

MADAME JOLIBOIS.
Oui, mon ami. Le premier me creuse! (Daniel.) Messieurs...
Toi aussi, petit Nicolas, je te salue!

Larilla, Madame! quelle bonne occasion!
RAOUL.
MADAME JOLIBOIS, à part, en sortant.
Ah! il n'y a plus de galanterie! plus de chevalier! plus de
saint pour moi! (Elle entre dans la maison.)

SCÈNE VI.

DANIEL, RAOUL, NICOLAS.

DANIEL.
Qu'est-ce que c'est que cette moitié de folle?

RAOUL.
C'est pardieu bien une folle tout entière!

DANIEL.
Comme tu es joyeux, mon ami!

* Jolibois, Daniel, Raoul, Nicolas.

° Jolibois, Daniel, Daniel, Nicolas.

° Jolibois, Daniel, Raoul, Nicolas.

RAOUL.
Où! Et si tu m'avais vu blêir, tu m'aurais trouvé mélancolique... c'est un effet de l'âme quand il se déclare : on espère et on désespère, on est triste et on est gai, l'amour c'est le vent, le cœur c'est la gloriole!

DANIEL.
Ah! tu es amoureux.
RAOUL, qui est assis sur une chaise près du bouquet, les épaules sur les genoux.
Dites donc, Messieurs, je m'essaye là au métier de correcteur, en attendant M. Berton, mais si je gémis votre conversation, je peux m'en aller plus loin. (Il va pour s'éloigner.)

RAOUL, le retenant.
Vous ne nous gênez point, Nicolas! (A Daniel.) Je connais ce jeune homme : bon et brave garçon... Et toi, Daniel, tu n'es pas un peu amoureux? (Nicolas se riant.)

DANIEL.
Ah! peut-être! je ne sais pas!
RAOUL.
Comment! tu ne sais pas?

NICOLAS.
Tiens, c'est comme moi!
DANIEL.
Eh! mon Dieu non! Je ne suis peut-être pas amoureux du tout, et je le suis peut-être de deux jolis créateurs à la fois!

NICOLAS.
Ah! ce n'est plus comme moi; il n'y en aurait qu'une!
RAOUL.
Alors tu n'es encore amoureux que... que de l'amour. Pour moi, mon cher, ce beau sentiment-là a pris une forme charmante... N'est-ce pas, Nicolas?

NICOLAS, se levant.
Où, monsieur Raoul, et vous ne serez pas à plaindre, quand l'auteur de votre forme charmante, après les épreuves voulues, écrira le bon à imprimer pour les billets de faire part de votre mariage! Ah! ah! plaisanteries d'imprimeur! faites pas attention!

DANIEL.
Nicolas connaît donc celle que tu aimes?

RAOUL.
Oui, j'aime une des filles du libraire Garnoy qui sont les sœurs de lait de Nicolas! Ah! Daniel, mon art et mon amour, voilà pour moi toute la vie! Et tu pourrais dire qu'il y a au monde un homme heureux, quand celle que j'aime sera madame Raoul Harment, et quand ce pauvre musicien-là sera reconnu un compositeur de mérite.

NICOLAS.
Et moi un compositeur d'imprimerie.
DANIEL.
Ah! voilà mon père.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE DOCTEUR BERTON.

LE DOCTEUR, entrant par la droite.
Bonjour, Daniel; bonjour, monsieur Raoul! Vous voyez un homme enchanté, et qui attend vos félicitations.

DANIEL.
Je vous félicite d'avance, upon père, pour ce qui vous donne un air si content!

LE DOCTEUR.
Mes amis, je suis fait chevalier de la Légion d'honneur!

DANIEL, lui serrant la main.
Ah! mon père!

RAOUL, de même.
Monsieur Berton, mes sincères compliments.

NICOLAS.
Voulez-vous des miens, monsieur le docteur, au nom des malades?

LE DOCTEUR, lui donnant la main.
Tiens, c'est vous, Nicolas! Je crois bien que je vous des vôtres.

NICOLAS.
Je vous apportais vos épreuves.

LE DOCTEUR, les prenant.
Ah! ah! (Regarde le cahier.) Les Devoirs du Médecin! Voilà, Messieurs, ce qui mettra, j'espère, le sceau à ma réputation. Les Devoirs du Médecin! C'est parce que je les ai compris et pratiqués, je crois, qu'on m'accorde aujourd'hui le titre dont vous me voyez fier! (Lisant.) « La médecine n'a rien de com-

mun avec un autre métier, elle est un sacerdoce. Le prêtre est le médecin de l'âme; la médecine est le prêtre du corps. Si, par ignorance ou par négligence, le médecin cause la mort d'un homme, ce ne serait pas trop de sa vie et de sa fortune pour réparer son crime. En répondant d'un corps, le médecin répond d'une âme, et responsable d'une existence, il répond de celles qui y sont attachées. »

RAOUL.
C'est très-bien, docteur, ce que vous exprimez là!

DANIEL.
Je suis fier de vous, mon père.

NICOLAS.
Et monsieur Berton n'est pas de ceux qui disent : « Fais ce que je dis, et pas ce que je fais! »

LE DOCTEUR.
Mes bons amis!... Allons, viciés, Daniel, m'aider à corriger ces épreuves... (S'adressant.) Mais, à propos : je vous avoue que, espérant un peu l'honneur qu'on vient de me faire, j'avais invité à dîner quelques confrères et quelques amis. Vous en êtes, monsieur Raoul, et vous bientôt l'heure de se mettre à table... ne vous éloignez donc pas. Le temps est superbe, nous dînons dans le jardin; ici, notre salle à manger; le parterre sera le salon; ce bouquet servira de bouquet, et nous aurons une jolie soirée en plein air, aux étoiles! Allons, viens Daniel! Attendez-moi, Nicolas...!

ENSEMBLE.
Aïe!

En attendant la fête,
Je vous laisse entre vous;
Le repas qui s'appelle
Nous réunira tous.

DANIEL.
En attendant la fête,
Je vous laisse entre vous;
Le repas qui s'appelle
Nous réunira tous.

NICOLAS ET RAOUL.
En attendant la fête,
Il nous laisse entre nous;
Le repas qui s'appelle
Les réunira tous.

(Nicolas entre dans la maison avec Daniel.)

SCÈNE VIII.

RAOUL, NICOLAS, ANNA, ADELÉ.

RAOUL.
Avez-vous fait votre visite à la famille Garnoy, Nicolas, aujourd'hui?

NICOLAS.
Pas encore... Mais, tenez, en voilà par ici un joli morceau de la famille Garnoy! (Il montre la droite.) — Anna et Adèle paraissent, portant chacune un petit bouquet.

ANNA.
Monsieur Raoul!

NICOLAS.
Avec Nicolas!

RAOUL.
Nous-mêmes, Mesdemoiselles, et bien ravis de vous rencontrer.

ADELÉ, montrant ses fleurs.
Vous voyez : nous sommes venues faire les bouquets que M. Berton nous permet de cueillir de temps en temps. C'est pour notre bon père!

ANNA.
Les fleurs joyeuses! Et celui-ci pour la tombe de notre pauvre mère : les fleurs du regret!

NICOLAS.
Regrettes, mes chers petits cœurs, mais ne vous allrifies pas pour toujours. Si vous n'avez plus votre mère, dans l'avenir vous y serez plus sûrement que d'autres, pour compenser ça, par votre brave père d'abord, et ensuite par votre... par vous-mêmes... Enfin vous vous marierez, l'un jour ou l'autre! et vous serez les plus adorés des adorés!

ANNA.
Bon Nicolas!

RAOUL.
Bon Nicolas!

* Daniel, Berton, Raoul, Nicolas.
** Berton, Daniel, Raoul, Nicolas.
*** Nicolas, Raoul.
**** Nicotine, Raoul, Adèle, Anna.

NICOLAS.
Où, petite sœur! c'est impossible là-haut! (à part) Allons, bon! voilà mon oppression qui me reprend.

Nicolas parle comme un prophète. Fasse Dieu que je puisse dire un de ceux qui réalisent la prophétie... Cela dépend de votre père, Adèle; savez-vous quelle est sa décision?

ADÈLE.
De nous marier, vous et moi, dès que votre position sera un peu plus certaine. Il aime les arts et les lettres, mon père; mais il songe, dit-il, à l'avenir de ses enfants.

NICOLAS.
Ce lui dirait ma mère si on lui demandait ma main.

RAOUL.
Ah! chère Adèle, comme je vais travailler! Vous m'aimez donc?

ADÈLE.
Je vous estime tant!

RAOUL.
Ce n'est pas me répondre, Adèle; toute l'estime du monde ne signifie pas un peu d'amour.

ADÈLE.
Non, mais ça peut l'aider à venir (Musique en accord à l'orchestre)... notre mère nous le répétait en nous quittant.

ANNA.
Oui, je m'en souviens aussi, moi! à Chère fille, disait-elle, à l'amour mutuel qui donne tout en même temps et pour toujours, c'est rare, mais si vous êtes demandées par un cœur loyal qui soit à vous comme à l'honneur, quand même vous n'aimeriez pas d'amour, acceptez, mes filles, et laissez faire au temps et à Dieu; l'amour viendra, on quel- que chose d'aussi beau, d'aussi éternel. (La musique cesse.)

ADÈLE.
Comprenez-vous, monsieur Raoul, et n'accepterez-vous pas, le jour où j'obéirai à mon père et à ma mère?..

RAOUL.
Ah! si, si Adèle, et je vous remercie déjà.

A la bonne heure! j'accepterai ça aussi, moi, car enfin, il ne faut pas être plus gourmand que la veuve Jolibois, tarilla! (à part) Mais s'il n'est pas, moi!

RAOUL.
Sachez-vous si le docteur est de retour? Nous aurions voulu le remercier.

RAOUL.
Il est de retour; mais bien occupé en ce moment.

ANNA.
Nous reviendrons, Adèle; notre père serait inquiet d'une plus longue absence.

RAOUL.
Nous pourrions vous reconduire au moins, si vous le permettez.

ANNA ET ADÈLE.
Volontiers.

ENSEMBLE.
Air de *Mesdames de Moutonville*.

NICOLAS, à part, en dansant le bras à Anna.
Oh! quand nous sommes ensemble,

Moi cœur,
Près d'Anna, palpité et tremble

De peur.
Je ne sais, dans mon délire,

Qu'en soit,
Et je n'ai plus lui dire

Un mot!

RAOUL, en prenant le bras d'Adèle.
Oh! quand nous sommes ensemble,

Moi cœur,
Près d'Adèle, palpité et tremble

De peur.
Il semble que nous délirons,

Bien sûr,
Ne va plus me laisser dire

Un mot!

ANNA ET ADÈLE.
Quand nous nous trouvons ensemble,

Moi cœur,
A tous deux palpité et tremble

De peur.
On croirait que nous délirons,

Bien sûr,
Ne va plus leur laisser dire

Un mot!

(Ils sortent par la droite.)

SCÈNE IX.

BERTON, DANIEL, un domestique.

BERTON, en descendant, comme en continuant de lui donner des ordres.
Le couvert! sous le breccia, une table de jeu. (Se retournant vers Daniel.) Il y a des gens qui diraient que vous les recevez mal si vous ne leur offrez pas ce stupide plaisir. (A Justin.)

A la nuit des lampes ça et là dans le jardin, allez! (Le domestique.) Ah! Justin!

DANIEL, regardant à droite pendant que le docteur parle aux ordres.
Elles s'éloignent, ces charmantes jeunes filles! Tiens, Raoul les accompagne. Ah! heureux ceux-là qui elles aiment en qu'elles aiment!

BERTON, à Justin.
Allez!... (Le domestique entre dans le salon.) Maintenant, Daniel, causons un peu. (Se soulevant tous deux.) Je reçois une lettre, mon ami, qui aura pour effet de te remettre dès ce soir en voyage...

DANIEL, vivement.
Je retournerais à Paris?

BERTON.
Non! tu pas précisément... Ah ça! mais tu l'aimes donc bien, ton Paris?

DANIEL.
Je l'aime, mon père. Ma vie me semble interrompue depuis que je l'ai quitté. Loin de ce brillant foyer j'ai froid... il n'y a rien de votre faute, je le sais; vous êtes bon pour moi, malgré votre caractère inflexible; mais, il faut bien vous le dire, l'artiste que je suis en moi ne respire qu'à Paris.

BERTON.
Qu'est-ce que c'est que ces déclarations-là?

DANIEL.
Ce ne sont point des déclarations, mon père, mais l'expression des nécessités de ma vie, de ma nature, de ma vocation.

BERTON.
La vocation, nous y voilà! encore la vocation!

DANIEL.
Toujours, mon père! ma vocation, c'est l'art, l'art de la peinture, qui sollicite ma jeunesse et que votre sévérité veut en vain comprimer! Je vous demande pardon si je vous parle avec ce ton résolu... mais vous venez vous-même de me fournir l'occasion; j'en profite, mon père, et, autant d'ailleurs expliquer aujourd'hui que demain. Je vous demande en grâce de ne plus me contraindre à l'étude de la médecine, de me laisser suivre ma vie d'artiste à travers la misère, la bohème, les mille durs de la rue, et enfin de me permettre de retourner à Paris.

BERTON, brutalement.
Vous choisissez mal votre temps, Daniel, pour donner cours à vos extravagances...

DANIEL, se retirant.
Mon père!

BERTON, vivement.
Je vous ai laissé dire. Écoutez moi à votre tour. Ce n'est point tout à fait un homme ordinaire le docteur Berton, vous le reconnaissez vous-même; croyez donc, je vous en prie, qu'il voit plus clair que vous dans la vie. Mon fils, vous avez assez dépendu de votre jeunesse, dans la rêverie, dans les amours, dans le barbouillage que vous appelez de la peinture, et dans cette vie folle de Paris qui épuise plus qu'elle ne fertilise, soyez en convaincu! Le moment est venu de vous donner sérieusement et dignement à une carrière honorable.

BERTON.
Je n'en connais pas de plus honorable que la médecine; vous m'y suivrez. C'est ma volonté, c'est ma prière, c'est votre devoir. La lettre que je viens de recevoir est du recteur de l'académie de Montpellier, mon ami; il vous attend à vous achever vos études sous sa direction. Il a une fille, vous pourrez lui plaire, et vous rendrez digne de l'épouser pour l'homme. Voilà le plan que j'ai tracé pour vous: rien n'y sera changé. (Il se lève et Daniel en fait autant.) Vous partirez donc ce soir pour Montpellier.

DANIEL.
Je ne puis cependant, mon père...

BERTON, s'empourpant.
Vous partirez ce soir, ou je vous abandonne, je ne vous reviens jamais.

DANIEL.
Taisez-vous, mon père! Au nom du ciel écoutez-moi encore...! Voulez-vous donc que je sois un mauvais médecin?

BERTON.
Vous ne serez pas un mauvais médecin. Vous êtes un honnête homme, et vous aurez mon nom à continuer à glorifier. Là où votre père a porté le soulagement et la guérison, vous aurez à cœur, malgré vous, de ne point porter l'ignorance et la mort. Une sainte fièvre vous prendra: vous aurez plaisir à

Insister avec la malice, à lui disputer ses victimes, à l'écraser sous ses efforts... Qu'est-ce donc que la peinture auprès de cela ?

DANIEL.

Dans l'existence, mon père, il y a des maux de toutes sortes et des besoins de tous genres. L'homme une fois en santé, il lui manque encore des choses qu'il n'est pas en votre pouvoir de lui donner. Il a la vie, mais il faut lui faire la vie souriante, et c'est notre tâche à nous autres artistes; car ce n'est pas pour rien que Dieu nous a départi certaines facultés : vous êtes de ceux qui soulagent, je suis de ceux qui consolent, comme les poètes, comme les musiciens, comme les musiciens ! Et d'ailleurs, c'est si noble la peinture ! Ah ! ravir dans l'étude du beau l'esprit de celui qui contemple une image fiade, le faire songer à d'autres idées, charmer sa rêverie...

BERTON, vivement.

Des ruses, des songes, des rêveries ! est-ce que c'est la vie, cela ? Allons, allons, c'est toi qui rêves, éveille-toi, et remonte à la damoiseau peinture !

DANIEL.

Impossible ! mon père, c'est une passion invincible !

BERTON.

On dompte les passions ! il n'y en a pas d'invincibles ; à quoi servirait donc la volonté ?... Vous, tu es l'enfant, enfant ! (Il s'avance et regarde de près l'entendu.) Eh bien ! regarde-moi ; on t'adonnera fort, n'est-ce pas, en te disant : « Voyez-vous ce docteur Berton, ce savant docteur, cet homme respectable ?... Il a été en proie à une passion furieuse, à laquelle il a fait mille sacrifices énormes ! il a été joueur ! »

DANIEL.

Vous, mon père !

BERTON.

J'ai été joueur, Daniel, joueur ardent, insatiable, effréné ; et à qui m'ont démontré ma folie, j'en ai répondu comme toi : Ma passion est invincible !... Je l'ai vaincue pourtant !... par la volonté. Ah ! il faut dire que la volonté et le triomphe consistent beaucoup à fuir le danger... Tu dois donc renoncer à Paris, tu y renoncerais, n'est-ce pas ? tu partiras ce soir pour Montpellier ? tu deviendras un grand médecin, en même temps qu'un homme heureux, et un jour tu me remercieras.

DANIEL, étonné.

La volonté !

BERTON.

La volonté peut tout essayer en sur toi-même ! Allons, Daniel, est-ce dit, n'est-ce pas ? tu croiras et tu imiteras ton père, un homme qui a toujours fait ce qu'il a dit, que nul ne peut mettre en face d'une contradiction, et dont rien, par conséquent, n'a pu affaiblir l'autorité sur toi !

SCÈNE X.

LES MÊMES, CHRISTINE, puis NICOLAS.

CHRISTINE, venant de la maison.

Monsieur, vos invités commencent à arriver, je les ai fait entrer dans la bibliothèque.

BERTON.

Bien, Christine ! je vais les recevoir. (Christine rentre dans la maison.)

NICOLAS, entrant de droite.

Et mes épreuves, monsieur le docteur ?

BERTON.

Ah ! (A Daniel.) Va, toi Daniel, au-devant de nos amis !

DANIEL.

J'y vais, mon père.

BERTON, le rappelant.

Ah çà ! c'est décidé, n'est-ce pas ? tu consens à ce que je te demande ?

DANIEL.

Mon père ! avant que je puisse supporter l'idée de votre abandon !...

BERTON, lui serrant la main.

Tu me remercieras, mon ami, tu me remercieras ! (Pendant que Daniel rentre dans la maison.) Il sera médecin... Voilà une bonne journée !... A nous deux, Nicolas. Voici les épreuves corrigées... Mais quel air as-tu donc, mon garçon ?

* Daniel, Berton.

** Christine, Daniel, Berton.

*** Daniel, Berton, Nicolas.

SCÈNE XI.

BERTON, NICOLAS, MADAME JOLIBOIS.

(Pendant cette scène, les domestiques dressent le couvert et retirent les ordres du docteur.)

NICOLAS.

Dame !... monsieur Berton, j'ai peut-être bien l'air d'un jeune homme un peu malade.

BERTON.

Toi ! quand c'est si bête d'être malade !

NICOLAS.

Vous avez donc toujours de l'esprit, vous ?

BERTON.

Allons, qu'est-ce que tu as ?

NICOLAS.

Le fait est que c'est assez bête ! J'ai de petites fièvres et de longues insomnies, un manque d'appétit et de l'oppression ; par moments le cœur me bat et semble grogner comme pour m'étouffer, larf !

MADAME JOLIBOIS, qui vient d'entrer par la maison.

Il n'a rien du tout, laissez-le !

BERTON, se retournant.

Ah ! vous êtes là, vous ! (A Nicolas.) Voyons le pouls ?... le cœur ? (Il l'examine.) La langue ? (Madame Jolibois s'approche, Nicolas, qui se trouble, ramène sa tête et tourne le dos en public.) Les yeux ?

MADAME JOLIBOIS.

Quand je vous dis qu'il n'a rien !

BERTON, à demi-voix en s'adressant au docteur.

Si ! Voulez-vous partir que ce garçon-là est amoureux ?

MADAME JOLIBOIS, vivement.

Il vous a prêté ne me le dirai ?

BERTON.

Il m'a prêté... vous êtes folle, donc. Qu'est-ce que vous venez faire encore ?

MADAME JOLIBOIS.

Est-il aimable ! je viens vous consulter, donc ! et je vais vous expliquer...

BERTON.

Ne m'expliquez rien, grands dieux ! et mettez-vous à la diète.

MADAME JOLIBOIS.

Comment à la diète ! moi ?

BERTON.

Je vous ai dit cent fois que vous développiez trop votre appétit, que c'était votre seul mal et que vous n'aviez rien, entendez-vous ? absolument rien.

MADAME JOLIBOIS.

Merci bien ! (A part.) Il n'y a compris pas une syllabe ! (A Nicolas.) Ah ! nous sommes dans de belles mains, Nicolas ! (Les domestiques apportent le café sur une serviette.)

NICOLAS.

Eh bien ! docteur ?

BERTON, poliment.

Eh bien ! mon ami, tu t'en vas aujourd'hui très-bien. J'ai beaucoup de malades dans ta position, et c'est à table que je les traite de temps en temps... aujourd'hui, par exemple ; et comme je vois que tu passes vite, tu vas dîner avec nous... Tous les mets sont préparés, mais tu ne t'en apercevras pas.

NICOLAS.

Ma foi ! je veux bien ; mais les épreuves ?...

BERTON.

Tu les reportes après dîner. La santé avant tout !

MADAME JOLIBOIS.

Pour vous, bonne nuit, pour moi, et ça se voit bien, car vous vous portez à ravir ; mais il faut vous prendre comme ça, quoi ! et je vous permets de me placer à côté de vous à table.

BERTON.

A quelle table ?

MADAME JOLIBOIS, montrant le salon.

Mais... à celle-ci. Ne m'avez-vous pas invité tout à l'heure ?

BERTON.

Je vous ai invité à la diète tout à l'heure. D'ailleurs, je n'ai que des hommes à dîner.

MADAME JOLIBOIS.

Eh bien ! je mange comme un homme. Mais décidément vous êtes dans un mauvais jour, je vous cède la place.

BERTON.

Je vous remercie, madame Jolibois.

MADAME JOLIBOIS.

Il me remercie, l'impitoyable ! Docteur, vous insultez l'humanité, vous ne la soulagez pas. Adieu ! vous ne me reverrez jamais ! (Elle sort fermement par la droite en montrant au docteur les invités descendant de la maison dans la jardin.)

* Jolibois, Berton, Nicolas.

SCÈNE XII.

BARTON, NICOLAS, DANIEL, RAOUÏ, INVITÉS, DOMESTIQUES, esclaves et valets.

CHOEUR DES INVITÉS.

Air de *Zampa*.

A vous, docteur, ce titre qu'on envie
Et qui vous fait rivaliser de l'honneur !
Le vœu de ceux qui vous doivent le vie,
C'est qu'il l'honneur se joigne le bonheur.

BARTON.

Merci, mes amis, merci ! vos félicitations ont un prix que je sais apprécier ; croyez que j'aurai toujours à cœur de les obtenir, et qu'après mes amis elle saura aussi les mériter ; et maintenant, à table !

TOUS.

A table ! (ils se placent, et un domestique sert à chacun de l'eau.)

NICOLAS, à part, en regardant tout le monde.

Dire que tout ce monde-là est malade !

RAOUÏ, près de Nicolas.

Eh ! mais voilà une bonne fortune ! mon ami Nicolas Vaubert pour voisin de table.

BARTON.

Oui, mon cher Raoul. Comme monsieur Vaubert me connaît sur un mal terrible qu'il éprouvera un jour, je lui ai dit (appuyé) que tous mes convives à ce repas étaient des malades... (Rassemblement de ses) de sa maladie, que je traitais gastrologiquement. Vous entendez, Nicolas, gastrologiquement.

NICOLAS.

Phiquement, docteur. Oui, allez toujours ! je me rélégne. Bah ! le régime ne me paraît pas trop répugnant. (Un domestique lui porte le plat.)

BARTON.

Oh ! ce sont des drogues chéries. Eh bien ! alors, un peu de ce madère préparé pour arroser ce fillet préparé.

RAOUÏ.

A la santé du docteur !

BARTON.

Déjà ?

DANIEL, s'animant.

Où ne saurait y boire assés tôt, mon père.

TOUS.

A la santé du docteur !

NICOLAS, après avoir bu, et se reculant en secouant toute de même.

Ça ne me déplaît pas, cette préparation ; ça chauffe mes sinages, ça balaye mon cerveau ; ça doit coûter cher, mais ça calme mes osseux et ça me donne envie de chahutier.

DANIEL.

Eh bien ! chantes, mon ami, c'est permis à nos malades.

NICOLAS.

Gare alors !.. c'est de moi, par exemple. (Chuchote.)

Quand on a mal aux nerfs

Il faut être millionnaire

Pour pouvoir s'en donner

Et n'boire que du madère.

(Paris.) Préparé.

Larissa, Ra, Ra, etc., etc.

TOUS.

Il est charmant.

NICOLAS.

Eh ! mon Dieu ! j'en ferais comme ça pendant des centaines d'années, moi ! il n'y a qu'à toucher le ressort.

BARTON.

Messieurs, attention cette valaille préparée, préparée dans la ville du Mans. (Il pose la valaille à un domestique pour la découper, qui s'assied en sort à chaque personne.)

RAOUÏ.

Quant aux truffes qu'on lui a placées dans le ventre, elles ont été préparées dans le Périgord par des messieurs sales comme des porcs, et qu'on récompensait par des coups de bâton sur la figure.

NICOLAS.

Des truffes !.. je connais ça ; c'est les pommes de terre des gous qui sont riches.

BARTON.

Et des malades comme vous, Nicolas..

DANIEL.

Avec cela, Messieurs, je vous recommande ce tonnerro.

NICOLAS.

On va manger du tonnerro !

RAOUÏ.

Non ! en boire ; et à une meilleure santé, mon pauvre ami !

* Daniel, Barton, Raoul, Nicolas.

NICOLAS.

Oh ! ça va mieux ; mais un grand jeu de traitement comme ça, ça doit coûter non pesant d'or ; mais bah ! Tiens ! vous venez de pousser le ressort... (Chuchote.)

L'or est une chimère
Qui ne sert qu'à se faire
Des jours pleins de tonnerro
Par-dessus des aïeules.

(Paris à Barton.) Et ça n'est pas préparé, ça, docteur

Larissa, Ra, Ra !

TOUS.

Bravo ! bravo !

NICOLAS.

Eh bien, docteur, ce n'est pas pour vous flatter, non, là, vraiment, je suis bico !

BARTON.

N'est-ce pas ? Et maintenant on peut vous dévoiler l'horrible vérité. Nicolas Vaubert, il y a un nom pour votre maladie, un nom grec, et anglais, et latin, et chinois, universel enfin, c'est... l'amar.

NICOLAS, la main sur le cœur.

Ah !.. je m'en doutais, et j'en avais peur, et je disais, pas possible ! comment ! je suis amoureux.

TOUS, à l'indigne.

Il est amoureux !

NICOLAS, tout bété.

Ah ! monsieur Raoul, ce diable à personne que c'est de mademoiselle Anna !

RAOUÏ.

Bon ! heureusement, on n'a pas entendu on ne la saura pas, Nicolas ! (Le voit seulement à venir.)

BARTON, voyant entrer Christine.

Ah ! voilà le café ! une chose que les médecins ne permettent guère, Messieurs !

DANIEL.

Et dont ils usent beaucoup.

RAOUÏ.

Les accapareurs !

BARTON.

Ah ! bah ! aujourd'hui, je l'ordonne !

RAOUÏ.

Air de la *Fée de Bohème*.

I.

Pins vermeil qu'un vin d'Espagne,
Rempli d'or dans la couleur ;
Pins clair qu'un vin de Champagne,
Pins de feu dans la chaleur...
Où ! la chère vigne,
Sans égarer la raison,
Gris Jeanne et le vendange,
Honneur l'honneur !

REFRAIN.

Liquor d'or balise nos lèvres !
Et de l'esprit jusqu'en cœur,
En nous allume les fèves,
Glorie à toi, chère liquor !

ENSEMBLE.

Café brûlé, vite les fèves,
Glorie, gloire à la liquor !

RAOUÏ.

Encore, Christine...
Encore, Christine...

NICOLAS.

Tiens ! Christin !.. Est-ce que c'est vous qui avez été reine de Suède, mademoiselle Christine ?

RAOUÏ.

Ah ! sacrissime ! laissez-moi entreprendre le deuxième couplet. (Pendant ce couplet les domestiques apportent les liqueurs et les douceurs.)

II.

Confiant des langues volées
Et des sermons traités,
Te fais sortir des nerfs liés
Et des bras et des cervains ;
Que ton aide soit bénie
Et ton cœur respecté.
O rassurez du général
Gloire de la pauvreté !

REFRAIN.

Liquor d'or balise nos lèvres, etc., etc.

BARTON.

Maintenant, Messieurs, rien ne vous attache précisément à

vos places ; voici des cigares ; le jardin est un salon où l'on peut fumer sans peur pour les draperies... sous ce berceau il y a une table à jeu... Enfin, vous êtes chez vous. (Il se lève.)

NICOLAS.

Et nous y sommes bien ! (Roulé en quelque laxité de l'épaule et se relevant par groupes et là, d'autres restent assis de la table.)

RAOUL.

Moi, j'ouvre une petite banque au lanquenet. (Quelques latitudes se voient sous le berceau.)

DANIEL, à part.

Quelle idée, mon Dieu !

NICOLAS.

Quel café ! ces médecins traitent en grands seigneurs et en grands seigneurs on les traite ! c'est beau la science, les beaux-arts et... l'imprimerie aussi, mais ce n'est qu'un métier !

DANIEL.

Un métier ! mais vous êtes fou, Nicolas ! Raoul ! Raoul, mon ami ? (Daniel lui dit quelques mots à voix basse.)

RAOUL, bas.

Mon !... Un premier tour de lanquenet. Docteur, il y a un franc.

BERTON, à lui-même.

Oh ! ce n'est pas pour cela ! (Haut.) Un seul tour, soit ! (Il va à la table de jeu.)

NICOLAS.

Vous disiez, monsieur Daniel que l'imprimerie...

BERTON, jouant.

Banks !

DANIEL.

Je disais, mon ami, que tous les métiers ont leur prix et leur noblesse, et que l'imprimerie d'auteurs est plus qu'un métier ! (Pendant le redoublement, on joue à petit bruit sous le berceau. Tout le monde se forme plus que deux groupes.)

RONDEAU.

Ain de Rose et Marguerite.

Gloire à cet art qui fait et qui féconde
En déclinant le bien, le vrai, le bon :
Dans le chemin où marche le vent mède,
L'imprimerie est un porte-flambeau !
Quand Gutenberg, paladin d'espérance,
L'eut enfantée et lui donna l'éveil,
Tous les dimanches par l'ignorance
Jérôme mort à ce futur soleil...

Mais, dévouée aux pensées, aux poètes,
L'imprimerie, en brûlant sur nos marches,
Nous a guilés cent fois dans nos tempêtes,
Nous a cent fois préservés du chaos.

Embrassez donc palme et, avec courage,
Ce fier état, plein de gloire et d'entraîne,
Et dites-sons, par-dessus vos valeurs couvertes :
Je fais ma part dans l'œuvre du progrès.

L'art de Franklin fait grandir tous les âges,
Pousse le globe où la vérité lui,
Et fait qu'en elle des milliers de ouvrages,
Brutes hier, sont hommes aujourd'hui.

Sans ce grand art, les peuples de la terre,
Vieilles et jeunes, eussent dans le berceau,
Ignorance Lafontaine et Voltaire,
Se connaissent ni Pascal, ni Rousseau.

Mais de penser ayant connu l'œuvre,
L'ouvrier peut à présent, n'importe où,
Lire roman, histoire, poésie,
Dans un recueil où se cache qu'un son !

Alimental son immense industrie,
De cent métiers admirable moineau,
Tout autour d'elle, on voit l'imprimerie
Donner le pain, le luminaire et l'homme.

Bénoisson ! millions fécondés,
Car ce tout temps c'est la sublime main
Qui, dans les fronts, va semant les idées,
Donc la mosaïque courrit l'esprit humain.

Le progrès dort quand ce grand art sommeille,
Quand il se voit l'esprit mort et s'ennuie :
L'imprimerie à la France est pareille,
Suyez-la, dans le monde il fait nuit !

Gloire à cet art qui brille et qui féconde
En éclairant le bien, le vrai, le bon :
Dans le chemin où marche le vent mède,
L'art de Franklin tout le monde a connu !

PLÉNIFIERS VOIX.

Tout-à-fait ! très-bien !

** Nicolas, Bertin, Daniel, Raoul.

** Nicolas, Daniel, Bertin, Raoul.

NICOLAS.
Ah ! oui, très-bien ! n'oubliez pas docteur ? (Regardant.) Le docteur fait sa partie... ah ! oui très-bien !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MADAME JOLIBOIS.

MADAME JOLIBOIS, entrant par la droite.

Messieurs, je vous salue, tout ce que votre cœur désire !

LES EXISTES.

Madame !

MADAME JOLIBOIS.

Oh c'est-il donc, la docteur ! (à part.) Je crois que M. Daniel m'a regardé... (Haut.) Ah ! le voilà ! (Ils se voient.)

RAOUL.

Il y a cinq louis.

BERTON.

Je les tiens !

MADAME JOLIBOIS, se penchant sur le dossier de sa chaise.

Docteur, avant que je ne vous revèle jamais, dites-moi donc un peu... ?

BERTON, brusquement.

Qu'est-ce que vous voulez ?

MADAME JOLIBOIS, étonnée.

Il m'est venu une idée ! Est-ce que... ? est-ce que vous ne songeriez pas à vous remercier, vous ?

RAOUL.

Refait !

BERTON, furtive.

Mais voulez-vous me laisser tranquille. Vous êtes devenu mon bourgeois, Madame ! (Elle se retire à part.)

RAOUL.

Je passe la main.

DANIEL, se dirigeant vers le berceau.

Je la prends.

BERTON, très-étonné.

Non !... Va faire la maille, Daniel ! voici bientôt l'heure de partir. Continuons, Raoul ! Vous gagniez d'auteurs ! encore un tour !

DANIEL.

J'obéis, mon père. (Se tournant vers le berceau.) Oh ! je vais revenir !

RAOUL.

Il y a dix louis alors.

BERTON.

Ils sont tenus !

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, excepté DANIEL, ANNA.

ANNA, entrant par la droite.

Monsieur le docteur, monsieur le docteur ! venez vite, mon père veut vous voir !

NICOLAS, à part.

Elle ! ah ! l'infatigable ! qu'elle ne me voie pas dans mon état de médecine ! courons auprès du papa ! (Il s'empresse par la droite.)

BERTON, jouant couvert.

J'y vais, mon enfant, j'y vais.

ANNA.

Je retourne près de mon père !... Vous accourez, n'est-ce pas, docteur ? (Ils sortent à droite.)

BERTON.

A l'instant, à l'instant ! (à Raoul.) Ce n'est rien ; j'ai vu hier le père Gernoy, il était très-bien... Un d'ruiter tour, Raoul ! la chance vous favorise trop ! La courtoisie vous commande de perdre un peu !

MADAME JOLIBOIS, à sa levée.

Comme ça, monsieur Jolibois, ce dîner était potable, passez moi le mot ! (Elle lui fait des signes d'adieu.) — Elle s'empresse ! Oh ! c'est un grand médecin !... et il me sauvera on il dira pourquoi.

ANNA.

BERTON.

A l'instant, à l'instant ! (à Raoul.) Ce n'est rien ; j'ai vu hier le père Gernoy, il était très-bien... Un d'ruiter tour, Raoul ! la chance vous favorise trop ! La courtoisie vous commande de perdre un peu !

MADAME JOLIBOIS, à sa levée.

Comme ça, monsieur Jolibois, ce dîner était potable, passez moi le mot ! (Elle lui fait des signes d'adieu.) — Elle s'empresse ! Oh ! c'est un grand médecin !... et il me sauvera on il dira pourquoi.

ANNA.

BERTON.

A l'instant, à l'instant ! (à Raoul.) Ce n'est rien ; j'ai vu hier le père Gernoy, il était très-bien... Un d'ruiter tour, Raoul ! la chance vous favorise trop ! La courtoisie vous commande de perdre un peu !

MADAME JOLIBOIS, à sa levée.

Comme ça, monsieur Jolibois, ce dîner était potable, passez moi le mot ! (Elle lui fait des signes d'adieu.) — Elle s'empresse ! Oh ! c'est un grand médecin !... et il me sauvera on il dira pourquoi.

ANNA.

BERTON.

A l'instant, à l'instant ! (à Raoul.) Ce n'est rien ; j'ai vu hier le père Gernoy, il était très-bien... Un d'ruiter tour, Raoul ! la chance vous favorise trop ! La courtoisie vous commande de perdre un peu !

MADAME JOLIBOIS, à sa levée.

Comme ça, monsieur Jolibois, ce dîner était potable, passez moi le mot ! (Elle lui fait des signes d'adieu.) — Elle s'empresse ! Oh ! c'est un grand médecin !... et il me sauvera on il dira pourquoi.

ANNA.

BERTON.

A l'instant, à l'instant ! (à Raoul.) Ce n'est rien ; j'ai vu hier le père Gernoy, il était très-bien... Un d'ruiter tour, Raoul ! la chance vous favorise trop ! La courtoisie vous commande de perdre un peu !

MADAME JOLIBOIS, à sa levée.

Comme ça, monsieur Jolibois, ce dîner était potable, passez moi le mot ! (Elle lui fait des signes d'adieu.) — Elle s'empresse ! Oh ! c'est un grand médecin !... et il me sauvera on il dira pourquoi.

ANNA.

BERTON.

A l'instant, à l'instant ! (à Raoul.) Ce n'est rien ; j'ai vu hier le père Gernoy, il était très-bien... Un d'ruiter tour, Raoul ! la chance vous favorise trop ! La courtoisie vous commande de perdre un peu !

MADAME JOLIBOIS, à sa levée.

Comme ça, monsieur Jolibois, ce dîner était potable, passez moi le mot ! (Elle lui fait des signes d'adieu.) — Elle s'empresse ! Oh ! c'est un grand médecin !... et il me sauvera on il dira pourquoi.

ANNA.

BERTON.

A l'instant, à l'instant ! (à Raoul.) Ce n'est rien ; j'ai vu hier le père Gernoy, il était très-bien... Un d'ruiter tour, Raoul ! la chance vous favorise trop ! La courtoisie vous commande de perdre un peu !

BERTON.

Attendez-moi, Mademoiselle.

RAOUL, se levant, ainsi que les autres joueurs.

Allez, docteur, nous ne pouvons continuer. (Il reste avec Adèle tout le temps où ils parlent vivement entre eux.)

BERTON, tout trouble.

Ah! mais certainement... je prends mon chapeau et j'y cours... (A lui-même.) La veine allait tourner!.. Allons, j'y vais. (Au moment de monter le perron, il se trouve vis-à-vis de son fils qui le descend.) Toi, tu ne veux donc pas partir?

DANIEL, étonné, sans force.

Non, mon père! (Pendant ce qui suit, sans se presser, par la droite on voit, Adèle l'empêcher, et l'attirer auprès d'elle au de Raul.) Et vous n'avez plus l'autorité pour m'y contraindre. Vous venez de reconnaître par vous-même qu'il y a des passions invincibles; le jeu est une passion vulgaire, et vous y cédez. Mon art est une passion généreuse, je n'essayai pas de la vaincre.

BERTON.

Malheureux! c'est toi qui m'as tendu ce piège où je suis tombé... Toi ah! j'ai obtenu l'autorité qu'il faut pour te chasser, pour te maudire. Va-t'en! je te chasse, je te maudis! (Au valet, il le force à remonter le perron tout essouffé.)

DANIEL, se précipitant.

Mon père! mon père!

BERTON.

Va-t'en! va-t'en! (Redescendant sur le scène, et vers-à-ga.) Où êtes-vous, mon enfant? Venez vite, courez!

SCÈNE XVI.

LES MÈRES, NICOLAS, hors DANIEL.

NICOLAS, entrant tout pâle.

Inutile, Monsieur, il est trop tard.

ADELÉ ET ANNA.

Ah!... (Elles tombent. — Raul et madame Jobbois leur donnent des secours.)

BERTON.

Trop tard! à mon Dieu! (Murmure de silence douloureux.) NICOLAS, tirant les épaules de sa poitrine, et tenant lire tout haut ce dossier en fragments qu'il lui désigne du doigt.

« En répondant d'une existence, le médecin répond de celles qui sont attachées... Si par ignorance ou par négligence, le médecin cause la mort d'un homme, ce n'est pas trop de sa vie et de sa fortune pour réparer son crime. »

BERTON, relevant le tête, il voit Adèle et Anne dans les bras l'une de l'autre.

Je n'ai plus de fille... j'ai deux filles.

ACTE DEUXIÈME.

(Une chambre modeste, mais très-propre. Au premier plan de gauche, la porte de la chambre d'Anna; au second, une alcôve dont on ne voit que les rideaux; au fond une fenêtre de laquelle on aperçoit de l'autre côté de la rue une croix de fleurs. Au second plan de droite, la porte d'entrée — Au premier plan de gauche, un guéridon et un fauteuil; au premier de droite, une table de travail avec les outils nécessaires. Chaises.)

SCÈNE PREMIÈRE.

ADELÉ, puis RAOUL.

(Au lever du rideau, Adèle travaille à sa table.)

ADELÉ, regardant dans le vase.

Rien encore n'a tiré derrière les jaloux de sa fenêtre! serait-il absent? serait-il parti? dois-je m'alarmer? ah! non! non! je suis sûre. J'entends l'adorable chanter dans mon cœur! et je chante avec elle ma chanson favorite.

Air de la Sœur des Rosignols (Douxair).

J'aime à chanter des mon réveil,
A chanter comme l'oiseau chante,
Comme rayonne le soleil,
Et comme le ruisseau serpente;
Je chante et j'y mets mon bonheur,
Comme le papillon s'envole,
Comme l'abeille aime le fleur, (bis.)
Et comme aux cieux l'étoile brille...

* Daniel, Berton Jobbois, Adèle, Raul.

** Berton, Nicolas, Jobbois, Adèle, Raul, Anna.

J'aime à chanter tout pourquoi,

Pourquoi me réveille,

Est une mélodie.

Voilà pourquoi (bis.)

Le cœur des roseaux, c'est moi. (bis.)

(Elle se remet à travailler.)

RAOUL, entrant par la droite.

Mademoiselle Adèle, je vous offre le bonjour.

ADELÉ.

C'est vous, monsieur Raul, merci!.. Pas de bruit, n'est-ce pas? Anna vient de s'endormir.

RAOUL.

Chère enfant! comment est-elle aujourd'hui?

ADELÉ.

Mieux. Le docteur Berton ne donne de l'espoir.

RAOUL.

Pauvre enfant! elle a eu tant d'épreuves à subir, tant de crises à traverser depuis la mort de votre père! (Il prend une chaise et s'assied.)

ADELÉ.

Oui, il y a bientôt deux ans! c'est que nous sommes restées bien pauvres en restant orphelines!..

RAOUL.

Et que vous étiez trop sèches pour rien accepter de personne, même du docteur Berton!..

ADELÉ.

Qui voulait nous aider madame! C'est pourquoi, ne trouvant pas assez de ressources à Rouen, nous sommes parties pour Paris, où vous venez vivre presque en même temps, ainsi que M. Berton.

RAOUL.

Oui, une émigration générale! jusqu'à madame Jobbois qui a voulu suivre son médecin ordinaire.

ADELÉ.

Et quant à Nicolas, il n'y avait pas de moyen de l'empêcher d'accompagner ses sœurs de l'aut. Mais une fois à Paris, nous y avons bien souffert jusqu'à ce que je me sois mise à graver de la musique... et même encore après!.. mais bah! j'ai fait dans l'avenir, moi!... Vous venez, sans doute, chercher la partition que vous m'avez recommandée, monsieur Raul... vous allez me trouver bien paresseuse, ce n'est pas encore fini!..

RAOUL.

Quelle peine pour moi de vous voir ainsi travailler du matin au soir et souvent du soir au matin! (Plus étonné.) Vous qui ne semblez pas au monde que pour être aimée.

ADELÉ.

Si je n'avais pas été mise au monde un peu aussi pour autre chose, qui donc aurait gagné ce qu'il fallait à ma sœur? Ah! ce qui est si c'est que à cela, un peu ou beaucoup, on est au monde pour travailler!.. Mais voir, à qui je dois d'avoir de l'ouvrage, monsieur Raul, vous qui m'avez fait connaître aux éditeurs, je vous garde une reconnaissance éternelle!

RAOUL, se levant.

De la reconnaissance! toujours! et rien de plus! dites donc que vous ne pouvez m'aimer! et que ce contentement qu'autrefois vous étiez prête à me donner, en vous rappelant les paroles de votre mère, vous ne pourriez plus la répéter aujourd'hui!..

ADELÉ.

Taisez-vous, monsieur Raul, vous vous trompez.

RAOUL.

Eh bien! si je me trompe, souvenez-vous que vous tenez dans vos mains mon avenir, mon bonheur! et donnez-moi une réponse bientôt! je vous en prie!

SCÈNE II.

LES MÈRES, NICOLAS.

NICOLAS, passant au vite à la porte d'entrée.

C'est moi personnellement ;

(Au valet.)

Imprimeur plein de zèle,

Et pas du tout manchot,

C'est moi que l'on appelle :

Jean-Paul-Ernest-Nicolas Vauvert, sergent Coquille.*

(Au valet.)

(Puis.) C'est toujours de moi, vous savez.

Fis fis!

(Puis.) Bonjour!

* Raul, Adèle.

** Nicolas, Raul, Adèle.

Larilla !

(Paria.) A la compagnie des deux sexes !

Fis Ra !

(Paria.) Ça va bien ? et moi de même !

Larilla, Ra Ra !

ADÈLE ET RADEL.

Bonjour, mon ami, bonjour Nicolas !

NICOLAS, montrant le grabat.

Comment va ma petite future ?

ADÈLE.

Assez bien ! Elle est là, dans sa chambre, elle repose doucement.

NICOLAS, regardant dans la chambre.

Mais qu'elle est donc toujours gentille ! gentille à croquer ! — D'où ça peut-il venir, ce mot-là ? Y aurait-il eu des gâteaux qui croquaient les femmes pour leur dire qu'ils les trouvaient jolies ! Ah ! larilla ! (A Ra.) Et vous, grand maître, comment vont les amours ?

RADEL.

Je ne suis pas heureux, mon pauvre Nicolas, Adèle ne m'aime pas comme... comme vous croyez qu'Anna vous aime !

NICOLAS.

Ah ! dame, dans ce moodé, il n'y a pas deux bonheurs tirés sur le même format. Faites pas attention, c'est un mot d'imprimeur !

ADÈLE, à Ra.

Mon ouvrage avance, le manuscrit sera prêt tantôt... (elle se lève.)

RADEL, se désolant, pour le.

Je viendrai le prendre moi-même, mais ne pas perdre une occasion de vous voir.

Air de la Valse de Gloriette.

En ma faveur laissez parler votre âme,
Pour que mon bras vous conduise à l'autel;
Par un seul mot récompensant sa flamme,
Ouvrez mon cœur au bonheur éternel.

ADÈLE, chantant.

Fermettes-moi d'être votre épouse,
Que votre cœur concède à cet effort.

NICOLAS.

Musées, comment donc avec elle,
Pour ne pas d'être-voilà pas d'accord ?

REPRINSE.

RADEL.

En ma faveur laissez parler votre âme, etc.

NICOLAS.

En sa faveur laissez parler votre âme,
Pour que son bras vous conduise à l'autel;
Par un seul mot récompensant sa flamme,
Ouvrez mon cœur au bonheur éternel.

ADÈLE, à Nicolas.

Je ne puis pas laisser parler son âme,
Ni me laisser emmener à l'autel;
Je ne pourrais eucor briser sa flamme,
Ni lui promettre un bonheur éternel.

(Tous deux se désolent.)

SCÈNE III.

ADÈLE, NICOLAS.

NICOLAS.

Ah çà ! dites donc, ma future belle-sœur, est-ce que dans nos dernières conversations, Anna n'a pas encore parlé de... (Pensées dans laquelle il exprime le mariage, et qu'il termine en fredonnant l'air de : Allons-nous-en gras de la main.)

ADÈLE.

Je ne comprends pas... que voulez-vous dire ?

NICOLAS.

Eh bien ! de fixer l'époque du noir hyménée ?..

ADÈLE.

Non ! d'ailleurs M. Bertou la trouve encore si frêle !

NICOLAS.

Laissez donc ! ces médecins ça se trompent si souvent à force de savoir tant de choses ! Anna est un peu fort enrhumée, voilà tout ; mais, le bonheur que je lui donnerai achèvera de la guérir. C'est que je me forme, voyez-vous, moi, pour que tout en moi soit digne d'elle, comme l'est mon cœur ! Je travaillerai, je m'instruirai, je me bats avec mes mauvaises habitudes, et une à une, je vous les fiche par terre. Je suis compositeur, je gagne de bonnes journées, on parle de me faire prêtre...

ADÈLE, à elle-même en regardant au dehors.

Rien encore ! Que veut donc dire cette absence ?

NICOLAS, le surprenant.

Ah ! ah ! nous regardons se lever le soleil, hein, par là, larilla ! — Ce soleil-là ne se lèvera peut-être pas aujourd'hui !

ADÈLE, trébuchant.

Hein !... comment !... que voulez-vous dire ?

NICOLAS.

Je veux dire que j'ignore bien des choses, mais que je sais tout !

ADÈLE.

Et que savez-vous donc ?

NICOLAS.

Que vous avez escamoté le cœur du beau ténébreux d'en face ! Je dis le beau ténébreux parce qu'il ne se laisse jamais adoucir, sa jalousie étant bête à toute heure...

ADÈLE.

Ah !... mais... vous connaissez donc ce jeune homme ?

NICOLAS.

Du tout ! mais en fait de jalousie, le tigre nommé Othello n'était qu'un canard auprès de moi ! Donc, des que j'ai eu entrevu par là (à gauche la face) deux yeux chichés par ici les trois quarts du temps, j'ai voulu savoir à qui ces yeux-là avaient le droit d'appartenir et qui ils voulaient incendier.

ADÈLE.

Et c'était ?..

NICOLAS.

C'était vous.

ADÈLE, avec émotion.

Ah !... Mais qui a pu vous dire ?

NICOLAS.

Le portier, un être impitoyable que j'ai séduit, perverti, corrompu ! Eh ! mon Dieu ! il ne s'agit que de scier l'ur à pleines mains... et une subvention dorée de vingt sous !

ADÈLE.

Et il vous a appris ?

NICOLAS.

Que le ténébreux s'appelle Aubin, qu'il se croit poète ou rend... comme si on pouvait s'y méprendre, larilla ! — Eco, qu'en faisant la chambre du ténébreux, le dit portier a trouvé un portrait qui ressemble à mademoiselle Adèle.

ADÈLE.

Mon portrait !

NICOLAS.

Vous aurez été croquée de loin ; ne vous gênez pas, Monsieur, bon appétit !

ADÈLE.

Ce portier peut avoir mal vu !..

NICOLAS.

Lui ! Oh ! que non ! il est borgne d'un œil et il louche de l'autre, mais il est portier des deux yeux, et il y voit plutôt trop que pas assez ! C'est comme, tenes, un portier qui serait sourd, n'est-ce pas ?.. une fois portier, il entendrait très-bien !.. et même une portière qui serait muette, en peu de temps elle bavarderait comme quarante perroquets !.. Si bien qu'alors, suivis mon idée, j'ai eu de faire une pétition au gouverneur ; et je lui disais : Messieurs, voulez-vous guérir les aveugles, les sourds et les muets, faites-en des portiers, larilla !

ADÈLE.

Vous avez de grandes idées, vous, Nicolas ! Quant à ce que vous venez de me révéler, mon ami, pas la moindre indiscretion, je vous en prie... Allons, je descendrai faire quelques petites emplettes.

NICOLAS.

Allez, allez, si ma future s'éveille, je serai là.

ADÈLE.

Air de la Finta des Fies.

Pour un instant je vous laisse,
Restez, veuillez sur son sommeil.

NICOLAS.

* Et le regardant plein d'ivresse,
Je vais attendre son réveil.

ADÈLE.

Veillez bien, je vous en conjure.

NICOLAS.

Allez, je suis un bon mentor,
Et je vais garder ma future.
Comme un avaré son trésor.

REPRINSE.

ADÈLE.

Pour un instant je vous laisse,
Restez, veuillez sur son sommeil ;
De revenir, je me réveille,
Je serai là pour son réveil.

(Elle sort à droite.)

NICOLAS.

En la s'gardant pitié d'averse,
Je saillais sur son coussinet ;
Allez, que rien ne vous presse,
Puisque j' n'ai la pose son rêver.

SCÈNE IV.

NICOLAS, regardant à gauche.

Chère gentille petite Anna... Ah ! on dirait qu'elle va s'éveiller ? Non, (regardant sur le gîte et se levant) Ah ! voilà le petit ange-là n'a qu'un défaut, c'est sa passion pour les romans, tous les romans... et il y en a... non, parole d'honneur, j'en tiens quelquefois à ma cause, je lis ça sans le vouloir et j'ai envie de enner à l'antre : « Mais, Monsieur, faites donc des bêtises... » Et dame ! cette pauvre Anna, ça lui retourne sa petite cervelle à l'envers... (En parlant il a pris un volume) Qu'est-ce que je vois donc là-dessus, une fleur de géranium ; mais je n'en apporte pas, moi, du géranium dans mes bouquets, et il y en a là, en face, (regardant au dehors) à la fenêtre du ténieroux... lardilla !... Qu'est-ce que cela veut dire ?... Porter, porter, m'aurait-tu volé mes vingt sous ?... Mais non, pas possible ! puisqu'il aime Adèle, le ténieroux !... et qu'il a son portrait chez lui. Bah ! le vent aura détaché cette fleur des bouquets de ce Monsieur et l'aura apportée ici par la fenêtre ouverte, et dame ! une fleur qui entre chez vous, c'est comme un oiseau qui un pauvre, c'est Dieu qui l'envoie, on n'a pas le droit de repousser ça !... Eh ! ouï et voilà, ha, ha ! (Il replace le livre dans le tiroir.)

SCÈNE V.

NICOLAS, ANNA, puis BERTON, et ADELE.

ANNA, sortant de sa chambre.

Adèle ! tu es là, Adèle ? (Berton et regardant au dehors) Ah ! mon Dieu ! je rêvais que c'était ma sœur qu'il aimait ! (Elle vient d'entrer à gauche.)

NICOLAS.

Est moi, ma petite sœur de lait... si jolite !

BERTON, entrant.

Et c'est moi aussi, ma petite malade ! (à Nicolas) Bonjour, mon garçon !

NICOLAS.

Bonjour, monsieur le docteur.

ADELE, lui offrant ses choses.

Prenez donc la peine de vous asseoir, docteur.

BERTON, s'asseyant, à Anna.

Eh ! mais, nous avons l'air joyeux de la bonne santé, ce matin.

NICOLAS.

Quand je vous dis qu'elle n'a qu'un gros rhume.

BERTON.

Tu veux donc me débarrasser de ma clientèle, toi, Nicolas, tu veux mes places, mes hôpitaux, ma croix ?

NICOLAS.

Par exemple ! portez-la, votre croix, ce que j'en dis, moi, c'est que...

ADELE, riant.

C'est que vous en savez bien plus que les médecins, c'est convenu... Me permettez-vous de me remettre à mon ouvrage, docteur, en attendant le déjeuner ? (Elle se rassied à sa table.)

BERTON.

Mais je vous en prie !

NICOLAS.

Et moi, si-je le droit de revoir quelques épreuves, là sur la bout de la table ? (Il s'assied à l'autre bout de la table.)

ANNA.

Tout à votre aise, mon ami !

BERTON, à Anna.

Je vous trouve bien, mon enfant, je constate surtout avec joie une disposition morale infiniment meilleure, et qui régit l'heureusement sur le mal physique.

NICOLAS, lui, à lui-même.

Sur le rhume !

BERTON, continuant.

Malgré cela, et même à cause de cela, je vous dirai comme toujours : l'air serait meilleur pour vous à Autueil qu'à Paris ; puisque j'ai par là une jolie habitation, pourquoi n'y pas venir demeurer avec moi, vous et votre sœur ?

* Anna, Nicolas.

** Anna, Berton, Adèle, Nicolas.

NICOLAS.

Et moi donc ? lardilla !

ANNA, avec un peu d'embarras et regardant instamment au dehors.

Ah ! j'ai mes habitudes ici...

BERTON.

Adèle, vous devriez la décider...

ADELE, ne pouvant s'empêcher d'envoyer au dehors un regard que Nicolas surprend.

Que voulez-vous, docteur !... je ne sais pourquoi je tiens aussi à cette petite chambre. L'air y est pur. Le soleil y vient de bonne heure et si bien qu'Anna était guérie, avec du travail et mon caractère joyeux, ma foi, moi, pour ma part, je me trouverais heureuse et je chanterais davantage encore, moi que vous avez surnommée la sœur des roseignols comme la chanteuse de ma chanson.

BERTON.

Allons, allons, je vois qu'on se porte gaicement aujourd'hui. (Regardant Anna, à part.) Pauvre Anna ! (Haut.) Mais vous caractérisiez aussi à Autueil, ma maison touche au bois de Boulogne dont les oiseaux accompagnent vos refrains.

NICOLAS, se levant.

Ouh ! mais, docteur, ce qu'Adèle ne vous dit pas, c'est qu'ici la vue est jolie comme un cœur ! Voyez-moi plutôt cette petite croisée en face avec des fleurs ; voilà qui est mignon ! et quand le vent pousse par ici le parfum des géraniums et des rosiers...

BERTON, à lui-même et se levant.

Que vent-il dire ?... Est-ce que l'amour rôderait par ici ?

ANNA.

Taisez-vous donc, bavard !

ADELE.

En voilà assez, Nicolas. Nous n'avons pas encore aperçu madame Jolibois aujourd'hui.

NICOLAS.

Vous en plaignez-vous ? ciel de Dieu !

ANNA.

Pourquoi pas. Elle a ses ridicules ; mais elle est amicale et obligeante. Vous êtes donc bien perfait, vous ?

NICOLAS.

Moi ! oh ! par moments. Le dimanche ! mais c'est aujourd'hui samedi.

BERTON.

Et comment se fait-il que madame Jolibois ne me devine pas ici et n'accoure pas bien vite ?

SCÈNE VII.

LES MEMES, MADAME JOLIBOIS.

MADAME JOLIBOIS, entrant de gauche.

Salut, docteur ! salut, mes enfants ! vous aussi, beau typographe !

ANNA ET ADELE.

Bonjour, madame Jolibois.

BERTON ET NICOLAS, saluant.

Madame !

MADAME JOLIBOIS.

Ah ! docteur, je souffre !... aux oiseaux !... passez-moi le mot ! Mes enfants ; j'ai apporté mon ouvrage pour travailler près de vous. (à Anna.) Des bretelles pour mon futur mari. Ah ! docteur ! ce que j'endure est insou... Quelle belle cure, si j'aimais vous me suivre ! (Le docteur rit). Elle continue en regardant à part le docteur aux jolies bretelles. Je le verrai peut-être ; mon cœur me dit que je le verrai en travaillant à ses bretelles ! Ah ! (Elle s'arrête. Nicolas s'est remis à ses épreuves. Adèle travaille. Anna tient son livre à la main. Le docteur écrit sur la table auprès d'elle. Petit tableau d'intérieur.)

NICOLAS.

Vous n'avez pas oublié de faire votre premier déjeuner, madame Jolibois ?

MADAME JOLIBOIS.

Moi ! j'ai sucé deux côtelettes et une omelette au jambon... avec mon chocolat.

BERTON.

C'est égal ; vous finirez peut-être par convenir que vous mangez beaucoup.

MADAME JOLIBOIS.

Pen me fait mal. Voilà ce que vous ne comprenez pas !

* Anna, Berton, Nicolas, Adèle.

** Berton, Anna, Jolibois, Nicolas, Adèle.

*** Berton, Anna, Jolibois, Adèle, Nicolas.

**** Anna, Berton, Jolibois, Adèle, Nicolas.

ADÈLE.*

Mais, docteur... il va venir... ce jeune homme : qui le recevra donc !

BERTON.

Moi.

Madame Jolibois, à part.
Mon bonheur va se décider. (A Anna.) Soyez béni d'avance, ô mon futur beau-père !

ANNA.

Allons, viens, Adèle **

NICOLAS, à part.

L'usage d'iniquité.

ENSEMBLE.

Air de M. Orlé.

BERTON.

Puisque c'est la même espérance
Qui des deux sœurs herce le cœur,
Que mon paternelle protection
Veille et preserve leur bonheur.

C'est ainsi que la Providence
Charme et desole notre cœur,
Mais garçons corer l'espérance,
Ne révoquez pas un bonheur.

ADÈLE ET ANNA.

Malgré mes évanouies espérances
S'obstine à rester dans mon cœur,
Mais je compte sur la Providence
Et sur l'amitié du docteur.

MADAME JOLIBOIS.

C'est le motif de la Providence
Que mérit les maux de mon cœur.
L'usage nous duc à l'expérience,
Voici le jour de mon bonheur !

(Elles sortent à gauche.)

SCÈNE VIII.

BERTON, puis DANIEL.

BERTON.

Mon fils ! Daniel ! c'est donc lui ! je vais donc le revoir ! et dans quelle circonstance étrange !... mon Dieu ! Si c'est Anna qu'il aime... Anna dont la vie est si chancelante, il la sauvera peut-être... mais si c'est Adèle !... On monte, on approche... c'est lui.

DANIEL, entrant précipitamment.

Mademoiselle... Dieu !... mon père ***

BERTON.

Daniel ! (Moment de silence et d'indécision.)

DANIEL, d'une voix grave et douce, tenant un gros sac à terre.

Mon père, pardonnez-moi de m'être révolté contre vos ordres... mes remords m'en ont puni.

BERTON, le relevant.

Pardonnez à votre père, Daniel, de vous avoir donné le mauvais exemple de la passion, de la faiblesse et de la colère..

DANIEL.

Oh ! mon père !

BERTON.

Maintenant, mon ami, parlons de toi, les moments pressent. Que fais-tu à Paris où je t'ai tant cherché ?..

DANIEL.

Ce que je me crois prédestiné à faire... de la peinture.

BERTON.

Es-tu content ?.. comment vas-tu ? as-tu du talent ?

DANIEL.

Je vis d'une partie de mon travail. On m'accorde du talent, et je me prépare à concourir pour le prix de Rome.

BERTON.

Tu as ton atelier là, en face, de l'autre côté de la rue ?

DANIEL.

Non pas mon atelier, mon père, mais un petit logement pour..

BERTON.

Pour regarder dans celui-ci ?

DANIEL.

Quot ! mais comment avez-vous appris..

BERTON.

Ici-mot d'abord, toi, ce que tu viens faire ici, en ce moment ?

* Anna, Berton, Adèle, Jolibois, Nicolas plus au fond.

** Anna, Adèle, Berton, Nicolas, Jolibois.

*** Daniel, Berton.

DANIEL.

Mais vous le savez ! je vous trouve, au lieu de celle à qui je venais me nommer... lui, mon père, le hasard m'a fait rencontrer à Paris ces deux charmantes sœurs que j'avais entrevues chez vous, à Saint-Sever ; je me suis informé, j'ai su leur nom, leur demeure, et sous un nom quelconque, car je ne voulais reprendre le vôtre qu'un jour de la gloire, je suis venu louer une chambre là, vis-à-vis d'elles ; mais alors, elles étaient encore en deuil, et tant qu'il durait ce deuil, je n'ai rien dit, rien écrit ; je n'ai donné aucun signe d'existence, me bornant à regarder celle que j'aime, caché derrière une fenêtre... D'ailleurs, je voyais venir souvent ici mon ami Raoul, j'aurais voulu l'embrasser, mais j'étais forcé de le regarder comme un rival...

BERTON.

Comme un rival !

DANIEL, sans s'interrompre.

Et j'attendais... Un jour le deuil cessa, je commençai à signaler ma présence ; je fis parvenir mon amour par ces mille riens charmants que les amoureux comprennent si bien ; il me semble que le mystère, dont je m'entourais, parlait pour moi, enfin nos yeux se rencontrèrent.

BERTON.

Mais dis-moi donc de qui tu parles ! j'imaginai bien ce que tu viens de me dire, mais dans ce logement où nous sommes, elles sont deux sœurs qui vivent ensemble... laquelle des deux aimes-tu ?

DANIEL.

Adèle, mon père. (Revenant de Berton.) Et je voulais avoir aujourd'hui avec elle une explication au sujet de Raoul..

BERTON, qui se précipite plus.

Oh ! malheur ! malheur ! pauvre Anna !

DANIEL.

Que dites-vous, mon père ?

BERTON.

Je dis que toute faute traîne après elle ses châtiments inattendus, et que j'ai commis plus d'une faute, moi, Daniel, envers ces jeunes filles ; j'ai lâché mesur leur père, mais toi qui m'as fait oublier mon devoir, tu es coupable comme moi, tu as dû partager mon remords !

DANIEL.

Mon père, épargnez-moi !

BERTON.

Eh bien ! en te cherchant dans Paris, j'étais sous l'empire d'une idée obstinée que le devoir d'une réparation m'inspirait. Les orphelines ayant toujours tant refusé de moi, je voulais que tu épousasses l'une d'elles... Anna étant assailli par un brave ouvrier, je te destinais Adèle.

DANIEL.

Vous me la destiniez ? quel bonheur !

BERTON.

Oui, mais Adèle ne souffre pas, elle a la santé, la force et l'avenir... Anna est bien plus à plaindre..

DANIEL.

Comment ?

BERTON.

La pauvre enfant est atteinte d'une maladie sans doute mortelle, et le cœur plein d'une passion trop vive, le jour où elle saura que l'homme qu'elle aime appartient à un autre amour...

DANIEL.

Cet homme, au moins, ne peut-il le lui cacher ?..

BERTON.

Non ! puisque cet homme... il aime Adèle.

DANIEL.

Mais celui qui aime Adèle, c'est moi.

BERTON.

Eh bien ! c'est toi qui t'acras sa sœur ! Anna, le dis-je, aimante et romantique, a cru que les regards, les lettres s'adressaient à elle, et sa passion est devenue son espoir, sa foi, sa vie !..

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MADAME JOLIBOIS, entrant avec précipitation sans dire un mot.

MADAME JOLIBOIS, à part.

Je voudrais bien culbuter ce qu'ils se disent, et dans quels termes Daniel m'adore !..

DANIEL.

O mon Dieu ! mais que faire alors, que faire ?

* Berton, Daniel.

** Jolibois, Berton, Daniel.

MADAME JOLIBOIS, désignant l'enfant.

Ah ! là ! (Elle s'y esuie.)

BERTON.

Dans-l'enfant tendant un piège pour profiter de ma faiblesse, si j'y tombai, lu as causé ma faute !... crois-tu n'avoir rien à espérer ?

DANIEL.

Oh ! si ! mais qu'allez-vous donc me demander ?

BERTON.

Ces deux pauvres enfants sont là dans l'angoisse, ni l'une ni l'autre ne sait qui tu aimes d'elles deux...

DANIEL.

Et bien ?

BERTON.

Eh bien ! prolonge la vie d'Anna, sauve-la en lui disant que c'est à elle que ton cœur s'est donné.

DANIEL.

Mais Adèle, mon père, Adèle que j'adore.

MADAME JOLIBOIS, à part, avec un cri d'effroi.

Ah ! l'ingrat !

BERTON.

Adèle sera heureuse du bonheur de sa sœur.

DANIEL.

Mais comment l'avertir ?

BERTON.

L'avertir ! y penses-tu ? ce serait lui dire qu'on me trompe sa sœur que parce qu'elle est en danger de mourir ; aurais-tu cette cruauté ? je ne l'aurais pas, moi. (Se, mouille en sanglots jusqu'à se faire de la sœur en sang.)

DANIEL.

Songes-tu donc, mon père, quand j'aime une femme, enchaîner ma vie à celle d'une autre femme.

BERTON.

Eh ! qui te parle d'enchaîner ta vie ?... Mais nous sommes en septembre, bientôt les feuilles vont tomber emportant avec elles les frêles existences que l'automne menace... Désespérer Anna, c'est la pousser dans sa tombe ; lui laisser son erreur, c'est lui laisser la vie ; venue ensuite le printemps, une crise favorable elle est sauvée, alors je puis la débarrasser et te rendre la liberté de ton cœur.

DANIEL.

Quoi ! il y va de la vie pour Anna, et ce serait à la chute des feuilles...

BERTON.

Plus un mot ! je tremble qu'on nous entende ! Adèle t'aime, je le sais, un jour reconnaissant de ton sacrifice, elle t'aimera plus encore...

DANIEL, après une drôle de hésitation, et prenant le main de Berton. Que votre volonté soit faite, mon père, je suis prêt.

MADAME JOLIBOIS, à part.

Oh ! mon Dieu ! Qu'est-ce que je viens d'entendre.

BERTON.

Tu me jures de laisser à Anna son illusion ? (Ici on voit rentrer Nicolas qui a l'air de chercher.)

DANIEL.

Je vous le jure !

BERTON, le serrant dans ses bras.

Merci, mon enfant, merci ! qu'entre nous tout soit pardonné ! (Il glisse en tirant le front de Daniel sur son épaule tandis que Nicolas est arrivé à l'enfant.)

NICOLAS, s'approchant madame Jolibois.

Qu'est-ce que vous faites donc là, madame Jolibois ?

MADAME JOLIBOIS, embourbée.

Silence ! je me sentais souffrante, j'allais me coucher.

NICOLAS.

Au moment du repas, comme c'est possible !

BERTON, allant à la porte de gauche.

Venez donc, mes enfants !

SCÈNE X.

ADELE, ANNA, BERTON, DANIEL, NICOLAS, JOLIBOIS.

ENSEMBLE.

DANIEL, BERTON, NICOLAS.

Air de M. Ory.

Ah ! les voilà je ne puis m'en défendre,
Toute ma vie en ce moment ramène,
L'aveu d'amour que je dois faire entendre,
L'aveu d'amour que j'ai vu leur faire entendre,

* Nicolas, Berton, Daniel.

** Jolibois, Nicolas, Berton, Daniel.

De mon bonheur c'est le suprême arrêt
De mon bonheur c'est peut-être l'arrêt.
MADAME JOLIBOIS, ANNA, ADELE.
Ah ! le voilà je ne puis m'en défendre,
Toute ma vie en ce moment ramène !
Il va parler, ce je vous entendez
De mon bonheur ce mon suprême arrêt !
De mon bonheur l'impitoyable arrêt !

BERTON, les à Daniel.

Et bien ?

DANIEL, les.

O mon père ! (Mais avec un peu d'effort au silence à Anna.) Que vous avez été bonne, mademoiselle Anna, de consentir à mon bonheur et de choisir mon père pour vous l'apprendre !

ADELE, à part.

O mon Dieu !

NICOLAS, à Daniel.

Dites donc, Monsieur, êtes-vous bien sûr de ne pas vous tromper ? C'est que je suis le futur d'Anna, moi !

ANNA, à Nicolas.

Ah ! docteur ! voilà ma vie qui commence ! (à Daniel.) Monsieur Daniel ! pardonnez à l'émotion que me cause un pareil aveu...

BERTON.

Remettez-vous, mon enfant ! (Il le fait asseoir et lui donne ses bras. — Daniel regarde de côté Adèle ébahie. — Nicolas s'approche de madame Jolibois.)

NICOLAS.

Comment ! comment ! voilà le mystère ! voilà ce que vous avez entendu, vous la femme curieuse ?

MADAME JOLIBOIS, à part.

Pour parler il faudrait dire le danger mortel d'Anna ! (Mais.) Eh ! mon Dieu ! ouï ! c'est là ce que le fils a dit au père !... ça m'a assez vaqué !

NICOLAS, s'asseyant.

Eh ! on croit que ça se passe comme ça tout bonnement ! ah ! mais non ! je vous ferai voir qu'un tyrographe a du caractère ! Ah ! je dis des bêtises ! pardon ! c'est que... c'est que je vas en faire, larifari ! Nous nous reverrons, M. Daniel ! nous nous reverrons ! ah ! là ! là ! là !

ANNA.

Nicolas ! vous si bon ! vous voudriez donc détruire mon bonheur !

NICOLAS, s'approchant.

Son bonheur !

Nicolas, si un mariage raisonnable, sans moi le mot, pouvait vous consoler avec un brevet d'imprimeur dans votre corbeille de noces, parlez, je me sacrifierais...

NICOLAS, sérieux.

Vous voulez donc m'achever, vous, Madame !

DANIEL, les à Berton.

Voyez donc Adèle, mon père, comme elle souffre !... comme elle pleure !...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, RAOUL.

RAOUL, se précipitant par la droite.

Mademoiselle... (Faisant.) M. Berton ! que vois-je ! Daniel ici !... ah ! mon ami. (Il va à lui et lui prend les mains.) Que je suis content de te revoir !

DANIEL.

Mon bon Raoul !

BERTON.

Vous pouvez adresser vos félicitations à Daniel, mon ami, le voilà fiancé à celle qu'il aime.

RAOUL, regardant les deux amants avec inquiétude.

Celle qu'il aime !

NICOLAS.

Celle que j'aime, mon pauvre M. Raoul, c'est la même, mademoiselle Anna !

RAOUL, à Daniel.

Mes compliments sincères... Pour moi, mademoiselle Adèle, je venais vous dire que je renonce à vous obéir de mes demandes, ne voulant vous devoir qu'à votre libre volonté. Si elle ne me choisit pas, je me donnerai tout entier à mon art. Je l'aime avec ardeur de passion pour qu'il puisse consoler mon cœur désolé !

* Adèle, Anna, Berton, Daniel, Nicolas, Jolibois.

** Adèle, Anna, Berton, Daniel, Raoul, Nicolas, Jolibois.

AOËLE, essayant ses larmes et comme prenant une réchéchette.
Et moi, monsieur Raoul, j'ai réfléchi à votre demande, j'ai reconnu que vous m'aimiez véritablement, vous... Monsieur Raoul tirant, je consens à devenir votre femme.

DANIEL, bas à Bertin.
Ah ! mon père, voilà ce que nous n'avions pas prévu !

RAOUL.
Vous consentez ? oh ! merci ! merci !
MADAME JOLIBOIS, à part.
Encore un de moins pour moi. (Regarde son Mademoiselle.) Pourquoi bécotter, on ne vous méliera pas.

DANIEL, bas à Bertin avec douleur et lui montrant Adèle.
Vous l'entendez, elle va être perdue pour moi ! (Allant pour se jeter une pièce d'Adèle.) Ah ! c'est trop ! c'est trop !

BERTIN.
Arrête ! veux-tu tuer Anna ? violer ton serment ? (Bas à Adèle.) Méfiez-vous bien votre sœur, Adèle... elle est plus malade que vous ne croyez. (Mouvement d'Adèle.)

NICOLAS.
Pardi ! je comprends... Adèle aime le musicien par dépit, par contre-coup, il n'y a que moi qui perde !.

MADAME JOLIBOIS.
Et moi je ne suis donc pas immolée, passez-moi le mot !
BERTIN, à part, les yeux au ciel.
Tu le vois, toi qui n'as plus de ce monde, j'ai fait ce que j'ai cru le mieux, me pardonnera-tu ?

MADAME JOLIBOIS.
Je souffre horriblement !
ANNA, à part.
Heureuse pour toujours !

AOËLE, de même.
Malheureuse à jamais !

ACTE TROISIÈME.

Un salon : au premier plan de gauche une porte, au second, idem ; au fond, une porte donnant sur un jardin ; au second plan de droite, une petite table, au premier un piano ; gauche, un cheval ; au fond, une petite armoire.

SCÈNE PREMIÈRE.

DANIEL, BERTON, ANNA, MADAME JOLIBOIS, AOËLE.

(Un lever de rideau. Anna, au troisième plan, est assise avec les yeux de Daniel qui travaille à son portrait debout devant le cheval. Adèle est assise au piano. Madame Jolibois, assise dans un fauteuil, regarde des horloges. Le docteur se tient de l'autre côté de l'armoire.)

ANNA.
Allons, mon cher Daniel, faites-moi bien jolie pour que ma vicieuse puisse un jour admirer ma jeunesse... Depuis deux mois que ce portrait est commencé, que de doux instants j'ai passés là devant vous, pendant que vous travailliez...

BERTON.
Et pendant qu'il ne faisait rien ! Puisque enfin vous avez consenti à venir habiter Autueil avec moi...

ANNA, lui tendant le voile.
Une fille accepte tout de son père ! (Regarde Adèle.) Et une sœur accepte tout de sa sœur, n'est-ce pas, Adèle ?

AOËLE, tout en jouant du piano.
Oui, mon Anna !

MADAME JOLIBOIS.
Bien ne vous attachez plus à votre mansarde, puisque le voisin vous suivait ici... (D'un autre ton.) Je trouve qu'il commence à faire...

BERTON.
A faire chaud ? Au mois d'avril !
MADAME JOLIBOIS, se levant.
Quoi, chaud ? Je dis qu'il commence à faire froid ici, passez-moi le mot ! Vous ne trouvez pas ? (Elle se précipite vers Daniel.)

DANIEL, l'embrassant.
Je trouve que vous parlez beaucoup, moi, ça me distrait...

ANNA, se levant.
Ne vous fâchez pas, Daniel ! madame Jolibois fera un effort et nous nous tairons... Silence donc, madame Jolibois !

AOËLE, bas à Bertin.
Est-elle joyeuse ! (Mouvement et se moquant.) Silence donc, madame Jolibois !

* Anna, Bertin, Daniel, Adèle, Raoul, Nicolas, Jolibois.
** Daniel, Jolibois, Anna, Bertin, Adèle.

BERTON, à Adèle.
Joyeuse comme les oiseaux de ce printemps ! C'est qu'elle a la santé du corps et la santé du cœur ! (Se relevant et se moquant.) Silence donc, madame Jolibois !

DANIEL.
Madame Jolibois, c'est insupportable !
MADAME JOLIBOIS, à part.
Ah ! (Se moquant.) Tu d'ingratitude ! Et lui aussi, ce docteur insensé ! Il ne méritait pas les bécoteries que je brode pour lui ! (Elle se remet dans son fauteuil.)

ANNA.
Mais si l'on chantait, toi, Adèle, au lieu de chuchoter avec le docteur ! Quand on voit parler sans rien entendre, on croit toujours qu'il se dit du mal de vous !... Priez-la donc de chanter, Daniel.

DANIEL.
J'ai toujours grand plaisir à entendre mademoiselle Adèle !..

AOËLE.
Oh ! je ne refuse pas ! (Cherchant dans sa mémoire.) Voyons donc !..

Silence, madame Jolibois !
ANNA.
Madame Jolibois ! silence !

MADAME JOLIBOIS.
Ah ! c'est trop fort !.. quand je m'étrangle à ne rien dire !..

AOËLE, jouant le rictus comique.
C'est le Réve du cœur. (Elle chante en regardant par-dessous Daniel comme malgré elle.)

Air du Réve du cœur. (Avec.)
J'ai cru trouver dans un jour de tristesse,
Le cœur si tendre qui désirait mon cœur,
Pour entrer à lui, pour le laisser sans cesse,
Et je disais : Ce sera le bonheur.

Mais cet espoir qui vers Dieu nous élève,
Il faut déjà par les pleurs l'espérer !..
Allons, mon cœur, nous avons fait un rêve... } bis.
Éveillés-nous, et tâchons d'oublier.

ANNA.
Je le reconnais, cette romance ! j'aimais beaucoup à la chanter quand je désespérais de l'avenir !

MADAME JOLIBOIS, avec mépris.
C'est l'histoire de bien des cœurs ! ! !

DANIEL, à part.
Oh ! moi aussi je pourrais la chanter ! (Haut.) Merci, Adèle, merci, merci ! d'ailleurs... (Il quitte sa place.) J'ai fini. (Il sort de travailler et quitte son cheval.)

ANNA, se levant et allant regarder son portrait.
Ah ! c'est charmant ! Suis-je vraiment aussi jolie que cela ? Que je vous embrasse, Daniel ! Vous êtes un grand artiste ! (Daniel l'embrasse en front. Elle se penche pour voir son portrait se refléter dans le miroir.)

BERTON.
Je le crois bien, un grand artiste ! Un peintre qui attend à chaque instant la nouvelle de sa nomination de prix de Rome par l'Institut !

ANNA.
Comme M. Raoul Harnant, que sa cantate vient de faire grand prix de Rome... (Allant à Adèle.) Ah ! nos maris seront véritablement frères, et tu dois déjà être heureuse et glorieuse, toi, Adèle !

AOËLE.
Je le suis certainement... (A part.) Heureuse surtout ! (Elle se remet à jouer.)

MADAME JOLIBOIS, à part.
Tout le monde finira par être heureux ! Excepté moi...

DANIEL.
Oh ! oh ! le grand prix !.. je ne l'ai pas encore !

BERTON.
Non, mais tu vas l'avoir, tu le sais bien ! Que fait-il donc, notre ami Raoul ? On ne l'a pas encore vu aujourd'hui.

DANIEL, à part.
On ne le verra pas !

ANNA.
Ses affaires l'auront retenu. Et puis, Autueil, c'est encore loin ! Ah çà ! Adèle, quand donc ton mariage avec lui ? (Se moquant avec Daniel.) Et le nôtre, Monsieur ? Docteur, écrivez donc pour avoir les papiers nécessaires... Il faut en finir, n'est-ce pas, Daniel.

DANIEL.
Out, il faut en finir.

* Daniel, Anna, Jolibois, Bertin, Adèle.
** Anna, Daniel, Jolibois, Bertin, Adèle.
*** Adèle, Jolibois, Bertin, Anna, Daniel.

MARIE JOLIBOIS, à Adèle.
Moi, les papiers de mariage, je les porte toujours sur moi !
Mais c'est tout de même drôle que vous n'ayez pas fait !

ADÈLE.
Mais on peut déjeuner !

BERTON, gaiement.
Faites dresser la table, madame Jolibois, et si le déjeuner est bon, si ou lui fait honneur, je vous donnerai...

MARIE JOLIBOIS.
Quoi donc ? Vous me faites ronger ? Un mari ?

BERTON.
Non ! je n'en tiens pas... Une consultation.

MARIE JOLIBOIS.
Enfin ! Dites que vous m'avez demandé de loger chez vous pour conduire votre maison, et au fond je crois que c'était pour vous débarrasser de moi... Voilà la première parole gracieuse que vous me dites, à présent. Une consultation ! Mais c'est si amusant donc ! Scrutez un attentivement à me parler de mariage ?

BERTON.
Daniel, j'ai deux mots à te dire, mon ami.

DANIEL.
A vos ordres, mon père !

ADÈLE.
Moi, je vais quitter ces habits de noce... c'est dommage ! je me sens si heureuse ainsi !

BERTON, à Anna.
A bientôt, chère enfant.

Air du Serment.

C'est seulement que tout s'apprend,
Quand pour toujours on doit s'unir,
Attendez en paix cette fille,
Pour ancrer votre amour.

ADÈLE.
Dans cette parure il me s'unit,
Deja me voila d'ici...
Devant l'autel si mon cœur tremble,
Quand ma voix dit la mort à tout,
De l'épouse loyale à l'époux !

REFRAIN CHORÉAL.

MARIE JOLIBOIS, regardant Berton.
Ce repas me semble une fête,
D'ici va sortir mon avenir,
C'est le moment que tout s'apprend,
Quand pour toujours on doit s'unir !

BERTON ET DANIEL, à Anna.
C'est seulement que tout s'apprend, etc.

ADÈLE.
Puisque seulement tout s'apprend,
Quand pour toujours on doit s'unir,
En paix j'attends cette fille,
Le bonheur de mon avenir !

ADÈLE, à Anna.
C'est seulement que tout s'apprend,
Quand pour toujours on doit s'unir,
Qu'il nous garde éternel l'été,
Attendez en paix l'avenir !

(Adèle et Anna sortent par la droite. Madame Jolibois par la gauche.)

SCÈNE II.

DANIEL, BERTON.

DANIEL, avec exclamation.
Ah ! te respire ! quelle existence ! quelle atroce comédie !

BERTON.
Pauvre Daniel ! Écoute-moi mon ami, et tu verras que tu peux trouver dans les amitiés qui t'enlèvent la force de patienter encore un peu dans cette épreuve.

DANIEL.
Que voulez-vous m'apprendre ?

BERTON.
Rassure, en effet, tarde bien aujourd'hui. Je puis te confier pourquoi.

DANIEL.
Je sais mieux que vous, mon père, la cause de ce retard... et il ne viendra plus, ce rival que je déteste !

BERTON.
Il ne viendra plus ?

DANIEL.
Non ! je lui ai écrit.

BERTON.
Tu veux donc tout perdre !

DANIEL.
* Adèle, Jolibois, Anna, Berton, Daniel.

RANIEL.

Je veux... je veux ne plus voir un homme que je hais auprès d'une femme que j'aime !

BERTON.

Tu vas tout perdre, le dis-je ! Forcé de renoncer à son illusion, Anna peut en mourir !

DANIEL.

Anna n'est plus là, moi perç ! je peux bien laisser mon cœur pleurer dans le vôtre, laisser criser mon désespoir ! Anna existe, un monde nouveau semble ouvert pour elle ! Les feuilles sont tombées, l'hiver a passé, voici le printemps revenu... et elle, pauvre fille, que vous avez condamnée, est plus que jamais vivante et joyeuse ! tandis que moi...

BERTON.

Je la crois sauvée ! mais je crains toujours ces loqs évanouissements qui peuvent lui être mortels ! j'ai peur qu'il suffise encore d'une émotion vive pour briser le fil qui l'a rattachée à la vie.

DANIEL.

Oh ! mon Dieu !

BERTON, continuant.

Et j'attends une crise, dont l'issue donnera raison à mon traitement, et nous rendra définitivement cette existence tant menacée, ou bien nous la privera pour jamais.

DANIEL.

Oh ! mentir ! encore mentir ! dire à Anna : moi je vous aime, en présence d'Adèle qui m'a vu, quand c'est à elle que mon cœur s'adresse, et surtout quand il est là. Ce Raniel, tout radieux d'espoir ; mais vous me rappelez que je le prie de m'attendre... et que voici l'heure !...

BERTON.

Mais ce que tu me fais présenter m'effraye ! Raniel est ton plus vieux camarade : c'est un cœur si loyal.

DANIEL.

Ne me le rappelez pas, mon père ! Non, voyez-vous, une fois qu'on a trompé et fait mentir un sentiment naturel, tous les autres sentiments sont trahis. Je ne sais plus ce que c'est que l'amitié, puisque je ne don plus savoir ce que c'est que l'amour !

BERTON.

Rien n'est perdu ! calme-toi, et pour pouvoir le calmer, apprends ce que je t'ai dit de Raniel, quand tu m'as interrompu. Sûr que l'Institut allait te décerner le grand prix de Rome, et que tu en recevras sans doute la nouvelle aujourd'hui, il a réuni les musiciens qui ont exécuté sa cantate, et ici, tantôt, il veut le donner me sérénade. Son succès veut se joindre au tien, son talent glorifier ton talent ! Ne répète donc pas, Daniel, que tu ne sais plus ce que c'est que l'amitié !

DANIEL.

Ah ! il est aussi certain de ma nomination.

BERTON, à part.

L'artiste qui se révèle !

DANIEL.

Je veux au moins lui prouver l'impossibilité de son mariage avec Adèle, et quand je lui aurai tout dit...

BERTON.

Mais je ne t'ai pas délié de ton serment ! Non ! c'est moi qui le verrai et qui effacerai l'effet de la lettre, car la jeunesse rendrait les paroles sèches et pourrait amener... un malheur.

DANIEL, d'un ton désolé.

Eh bien ! allez, mon père, allez ! Mais, quoi que vous fassiez, hélas ! j'ai bien peur que vous ne puissiez plus me rendre mon bonheur perdu !

Air de MAURICELLE DE GAUCHES.

Non ! le bonheur n'habite pas la terre,
Et c'est en vain que vous l'y pourriez rendre.
Néanmoins on le trouve ailleurs,
Il disparaît quand on l'aperçoit !
Je n'attendrai plus rien de ce monde,
Car le bonheur, je l'épouse aujourd'hui,
Seul le soleil a été l'ombre d'un homme,
Et est toujours derrière ou devant lui !

SCÈNE III.

LES MÊMES, NICOLAS : Il est habillé à la mode, puis
MADAME JOLIBOIS.

NICOLAS, d'un ton bref.

Messieurs, j'ai bien l'honneur de... enfin de vous saluer !

BERTON.

Nicolas !

* Berton, Daniel.
** Berton, Nicolas, Daniel.

DANIEL.

Ce pauvre Nicolas ! (Il lui tend la main; Nicolas ne la prend pas.)
BERTON.

C'est donc toi, mon ami ?

NICOLAS.

Non, Monsieur, ce n'est pas moi... c'est-à-dire si, c'est moi ; mais je ne me laisse plus troubler que par maman : le monde m'appelle actuellement monsieur Vauvert, attendu que j'ai perdu ma tante Crépe. Vous ne l'avez pas connue, ma tante Crépe que j'ai perdue ? Non non plus ! mais ça ne fait rien !

MADAME JOLIBOIS, saisie de deux demoiselles qui sortent au table levée.

La... la... Tienst Nicolas ! le voilà, mon garçon ! embrasse-moi donc !

NICOLAS.

Je vous embrasserais si je veux, Madame ! Je me contente de vous saluer... et écoutez ce que je dis à ces Mesdemoiselles... si vous voulez être au courant, car une fois que j'aurai fini, je ne recommencerai pas.

MADAME JOLIBOIS.

Mais es-tu beau, mon garçon !

NICOLAS.

Je ne dis pas non. Mais approuvez-moi monsieur Vauvert ! J'ai acheté un brevet d'imprimeur, moi ; je retourne à Berton pour y gagner beaucoup d'or, moi, et je suis un monsieur bien mis, pouvant se présenter dans les meilleures maisons, moi. Et c'est pourquoi, Mesdemoiselles, vous me voyez ici, moi.

BERTON.

Soyez-y le bienvenu, monsieur Vauvert !

NICOLAS.

Merci, monsieur Berton ! Mais sans vouloir vous humilier, ce n'est pas pour vous que je viens ; c'est comme vous, monsieur Daniel. Je ne veux rien vous dire de désagréable, mais je vous déteste trop pour vous donner la main ! Vous avez fait une trop grosse faute d'orthographe, vous, dans la mise en page de notre ami. Ah ! là-là ! j'ai corrigé bien des épreuves c'était mon état ; mais cette épreuve-là m'a corrigé... tout ça... Dernières faces d'ouvrier imprimeur, là-là ! Et même, non, plus de la fin. Je suis trop bien mis, je ne dois plus jurer que parabolique, vertugadin, corne de biche.

MADAME JOLIBOIS, le représsant.

Non ! corne de cerf !

DANIEL.

Ah ! mon ami, si vous pouvez savoir...

BERTON, le révoquant.

Daniel !

NICOLAS.

J'en sais, passemble ! bien dire. Je suis venu donc pour...

MADAME JOLIBOIS.

Pour moi.

NICOLAS.

Madame Jolibois, vous devez avoir faim. Ne jeunes pas pour se mécompre. Je ne tiens à voir que mademoiselle Anna... Elle est venue avec sa sœur embrasser maman l'autre jour ; moi, j'étais à mon imprimerie...

BERTON.

Que voulez-vous donc dire à Anna ?

NICOLAS.

Je veux lui dire adieu. Il paraît qu'elle est bien portante ; que son rhume est passé... car ce n'était qu'un rhume. Je le savais bien, moi !

MADAME JOLIBOIS.

Anna se porte comme vous et moi... mieux que moi.

NICOLAS.

Tant mieux, vertueux ! Je peux la voir alors, et c'est tout ce que je demande. Je dirai adieu à ma sœur pour adieu par la même occasion... En voilà une qui vous aurait fait une crise petite femme, monsieur Daniel ; je savais ça, moi. Mais il suffit, ce qui est fait est fait.

DANIEL.

Vous savez...

BERTON, interrompant.

Eh bien ! monsieur Nicolas Vauvert, je vais prévenir moi-même ces demoiselles de votre arrivée.

NICOLAS.

Je vous remercie, monsieur le docteur.

DANIEL.

Nous nous reverrons, mon ami.

NICOLAS.

Ah ! j'o'y tiens guère, corne de biche !

* Berton, Daniel, Nicolas, Jolibois.

** Daniel, Berton, Nicolas, Jolibois.

MADAME JOLIBOIS.

Corne de cerf ! (A Berton.) Eh bien ! mais on ne déjeune donc pas ce matin ?

BERTON.

Plus tard, plus tard ! mettez-vous toujours à table avec Nicolas, on nous attend.

ENSEMBLE.

Air de la Nuit de Noël.

NICOLAS.

Je veux revoir,
C'était la mon espoir,
Ces amies
Tant chéries !
A toutes deux,
Sans faiblesse je veux
En paraitre force mes adieux.

BERTON, DANIEL, MADAME JOLIBOIS.

Il veut revoir,
C'était la son caprice,
Ces amies
Tant chéries !
Loin d'elles deux
Parce qu'il peut être heureux,
Qu'il leur laisse au moins ses adieux !
(Berton et Daniel sortent par le fond.)

SCÈNE IV.

MADAME JOLIBOIS, NICOLAS.

NICOLAS.

Elle va venir. Sa santé est raffermie ; elle se porte bien, elle est en état de m'entretenir.

MADAME JOLIBOIS.

Midi voilà midi ! Et j'ai une estomac qui avance toujours d'une heure ou deux, moi.

NICOLAS, toujours à lui-même.

C'est donc l'instinct de lui dire ce que j'ai sur le cœur, et qui me suffoque.

MADAME JOLIBOIS, se mettant à table.

Ma foi, je suis toujours déjeuner. Et vous, Nicolas, n'allez-vous pas me tenir tête ?

NICOLAS.

A vous, madame Jolibois, pas possible à mes forces ! Mais comme j'ai besoin d'un peu d'aplomb pour monter mon éloquent, je prendrai bien quelque liquide. (Il se met à table.)

MADAME JOLIBOIS.

Eh bien ! vous allez goûter mon cassis ; car je le fabrique moi-même, pas-à-moi le mot, et mon cassis était. (Pendant ce qu'elle dit, elle verse à Berton et à elle-même, et parle, voit, mange avec ses amies.) Qu'est-ce que vous dites de ça ?

NICOLAS, après avoir bu.

Parfait !

MADAME JOLIBOIS.

Goûtez mon curaçao maintenant, et comparez.

NICOLAS, même jeu.

Plus que parfait !

MADAME JOLIBOIS.

A présent, mélangez, ajoutez une larme d'anisette, et jurez.

NICOLAS, même jeu.

Super-parfait ! Vous buvez ça en mangeant du pâté, vous ?

MADAME JOLIBOIS.

Que voulez-vous ! quand on en est arrivé où j'en suis... tout ça vous est bien égal, n'est-ce pas ? Je le sais. Tous les médecins m'ont abandonnés, les lâches ! Et ignorant de Berton, qui a écrit sur les dangers du médecin, m'imposant de la confiance, il m'a abandonné comme les autres, et, ma foi, je ne me soigne plus. J'ai comme ça tant que ça pourrait...

NICOLAS.

Jusqu'à cent ans !

MADAME JOLIBOIS.

Et toi, Nicolas ?

NICOLAS, à part.

Servons-lui donc d'été sous de moquerie typographique ! (Bientôt.) Moi corne de biche !

MADAME JOLIBOIS.

Non, corne de cerf !

NICOLAS.

Moi ! je suis cent millions de fois plus malade que vous ! Ça me tient dans... Oh donc ça me tient-là... Ah ! dans le cerneau ! voilà l'horrible ! C'est comme une grande place avec

* Daniel, Berton, Jolibois, Nicolas.

des rivières, des montagnes, des volcans où il passe des années, des ballons, des régiments, des chevaux !..

MADAME JOLIBOIS.

Blanche ?

NICOLAS.

Café au lait ! Et ils restent là des fois six mois, un an, dix-huit mois.

MADAME JOLIBOIS.

Qu'est-ce qu'ils mangent ?

NICOLAS.

Ils mangent de tout, comme vous ?

MADAME JOLIBOIS.

Pauvres chevaux !. Je te plains aussi, toi, mon pauvre Nicolas !. et pourtant, tu n'as pas mauvaise figure ; je te trouve bon ; et même, tiens ! tu es beau, Nicolas ! et en te regardant, je me demande si ce que tu m'as dit n'est pas un prétexte pour te rapprocher de moi !

NICOLAS, s'avançant un peu de la table.

Mais voulez-vous bien ne plus me tutoyer comme ça ! moi, un homme établi ! ne recommencez pas, ou je vous rends la pagaille, palambieu !

MADAME JOLIBOIS.

Bah ! nous sommes Français : tous les deux ! (se levant et allant chercher ses ouvrages.) Tiens, ingrat !. voilà des bretelles que je brode pour toi ! les mettras-tu ?.. Je les destine à mon mari !

NICOLAS.

Moi !. moi, le mari d'une ogresse comme vous ? Mais vous n'avez rien mangé !..

MADAME JOLIBOIS.

Ah ça ! mais, il faut que vous ayez toujours Anna bien hygiéniquement, sassez-moi ! moi !

NICOLAS.

Anna !.. ah ! ben oui !.. je l'exerce à présent ; l'imprimeur a refondu ses caractères, voyez-vous... (à part.) Elle ne vient donc pas !.. (Haut.) Je l'exerce ! et si elle était là, à la façon dont je lui parlerais vous le verriez bien. (Il voit.) Tiens, vous buvez de l'aniette dans votre grand verre, vous !

MADAME JOLIBOIS.

Ah ! tiens ! Je suis un peu étourdie !.. je croyais que c'était de l'eau !

NICOLAS, se levant.

Et quand je lui aurai parlé, elle épousera son barbouilleur de toiles tout à son aise.

MADAME JOLIBOIS.

Faut pas dire ça, Nicolas ! Regardez donc là, une toile de ce barbouilleur.

NICOLAS, allant au chevalier.

Elle !. Anna !.. en mariée !.. Ah ! j'ai bien envie de voler ça et de m'en aller vivre avec... (à part.) Oh ! Anna ! obéir mignonne Anna ! (Il prend le portrait.)

Air de L'Éclair.

Grâce à ce bouquet virginial,
A cette robe qui le pare,
Je me croirais sans un rival,
J'oublirais ce que vous m'avez,
Je rêverais, l'heureux sort !
Qu'en tous mes vœux le ciel m'exauce...
Et même en allant à la mort,
Je croirais aller à la nocce !

MADAME JOLIBOIS, un peu pâle.

Qu'est-ce que c'est que ces idées-là... voulez-vous bien laisser là ce portrait !

NICOLAS.

Ah ! oui, le peintre y tient trop, n'est-ce pas ? (Il replace le portrait sur le chevalier.)

MADAME JOLIBOIS.

Où, il y tient... Et après ça, mon Dieu !.. peut-être pas tant que vous croyez.

NICOLAS.

Hein ? comment ! qu'est-ce que vous marmottes-là ? (Il lui verse à boire.)

MADAME JOLIBOIS.

Je m'entends. (à part.) C'est un homme ! Nom d'un bonhomme ! tu me vras de l'eau !

NICOLAS.

Je croyais que c'était de l'aniette ! (Il lui en verse.) Vous disiez, ogresse de mon cœur ?

MADAME JOLIBOIS.

Moi, rien !

NICOLAS.

Si, vous disiez que le Daniel ne tient pas assez au trésor qu'on lui donne... Ah ! je voulais le menager lui, mais si c'est

Nicolas, Jolibois.

comme ça... (Anna entre par la fond, s'arrête au moment et va se asseoir derrière le parti de sonnet plus de dix.)

MADAME JOLIBOIS.

Mais tu te trompes Nicolas, ce pauvre Daniel est bien assez à plaindre ! et c'est plutôt au docteur que tu devrais en vouloir si...

SCÈNE V.

LES MÈRES, ANNA, ANNE.

ANNA, à part.

Au docteur ?..

NICOLAS, prenant le mal de madame Jolibois.

Sit..

MADAME JOLIBOIS.

Si tu étais capable d'en vouloir à quelqu'un.

NICOLAS, s'avançant à côté d'elle.

Madame Jolibois, vous ne dites pas tout, et il faut tout dire ! Parlez ! vous en serez récompensée, je vous trouverai un mari, ou ! je ferai faire des affiches pour ça dans mon imprimerie, mais parlez. Il y a un secret, n'est-ce pas ?

MADAME JOLIBOIS.

Eh bien, oui, il y a un secret qui m'effraie, qui trouble mes repas.

NICOLAS.

Faut que ça soit grave ! Et ce secret... j'ai bonne mémoire, moi... Parions que vous l'avez surpris le jour où M. Daniel est venu pour la première fois chez les deux sœurs à Paris... Le père et le fils se croyaient seuls et vous les écoutiez cachés dans l'alcôve, est-ce ça, voyez ?

MADAME JOLIBOIS.

C'est ça, Nicolas, et ça va me soulager de tout votre dire. Laquelle des deux sœurs aimez-tu, demande le père ?

NICOLAS, impatient.

Et le fils répondit ?

MADAME JOLIBOIS.

Adèle !

ANNA, soufflant un cri.

Ah !

MADAME JOLIBOIS.

Ça vous fait soupçonner de partialité, ça, hein, Nicolas ?

NICOLAS.

Je ne soupire pas ! Je ne suis pas étonné non plus que M. Daniel aimât Adèle, je le savais : un agent à moi avait vu le portrait d'Adèle chez lui. Mais continuez donc, hâris !

MADAME JOLIBOIS.

Pour lors, le père dit au fils : Anna l'aime et se croit aimée par toi ; elle est en danger de mourir à la fin de l'automne, prolonge sa vie en lui laissant son erreur ; si elle se croit aimée, elle traversera l'hiver en souriant et au printemps elle est sauvée ; alors, je débarrasse Anna et je te rends ta liberté !

NICOLAS.

Et Daniel a accepté pauvre brave M. Daniel ! (S'adressant à Anna.) Pauvre Adèle aussi ! Mais il paraît cependant qu'il va épouser Anna et que les papiers seuls retardent le mariage ?

MADAME JOLIBOIS.

Où ! mais qui est-ce qui retarde les papiers ? — Voilà tout le mystère, mon garçon... — Suivent le couragement de Daniel faiblissant, mais le docteur le relève... Il avait dit jusqu'à présent, nous y sommes, et Anna est guérie ; mais il n'a pas encore osé lui dire la vérité, c'est donc qu'il craint une rechute... et Daniel souffre, il est jaloux de M. Raoul, et tout prêt, j'en ai peur, à faire quelque imprudence fatale à Anna... Et dame ! tout peut éclipser d'un moment à l'autre... demain, aujourd'hui !

NICOLAS.

Quelle histoire ! mon Dieu ! Ma pauvre Anna ! qu'éprouvera-t-elle ? Que se passera-t-il dans son cœur au moment où on lui apprendra ce que vous venez de m'apprendre ? C'est alors qu'il y a tout à craindre... (Anna forme le parti. — Madame Jolibois, se levant — Un domestique paraît et apporte la table.)

NICOLAS, prenant ses bagages et se disposant à partir.

A bientôt, madame Jolibois !

MADAME JOLIBOIS.

Nicolas, où vas-tu ?

NICOLAS.

Trouver M. Daniel.

MADAME JOLIBOIS.

Pourquoi ?.. pour le menacer ? le provoquer ?

NICOLAS.

Le provoquer ! Ah ! bien oui ! l'embrasser ! bien plutôt ! lui dire : Vous avez fait sciemment d'aimer Anna, aimez-la tout à fait, je vous le permets, je vous en prie ! Ça ne doit pas être difficile d'aimer, un ange pareil ! Adèle aussi vous en priera ! Sacrifiez-vous ! Je me sacrifie bien, moi, qui aime Anna, qui

l'adore! Et je vous aimerais, je vous adorerais, vous! car vous l'avez voulu: et savez! Nous sommes au printemps, et elle vit encore, aimez-la et ce sera toute sa vie le printemps! — Voilà ce que je vais lui dire.

ANNA, sortant de la chambre où elle s'est cachée.
 Bonjour, Nicolas! Eh bien qu'avez-vous donc?... on dirait que vous pleurez!

NICOLAS.
 Moi! c'est que j'ai... j'ai mal aux dents, voilà!
 Tiens! moi aussi!

ANNA.
 Mais embrassez-moi donc!
 De tout mon cœur! ciel de Dieu! (à part.) Est-elle gentille!

ANNA, se reprenant vite.
 Nicolas, mon ami, moi franc?... j'ai trompé vos espérances, mais je n'ai pas cessé de penser de vous aimer, de vous estimer du fond de mon âme; et vous pouvez me croire, mon ami, si je n'étais pas connu Daniel, vous êtes le seul homme que j'eusse choisi avec joie pour époux... Vous me croyez, Nicolas?

NICOLAS.
 Je vous crois, ma bonne et bien-aimée petite sœur... mais vous me rappelez que j'ai à le voir, votre Daniel, et je vais à lui: vous le permettez.

ANNA.
 Allez! s'il n'est pas sorti encore, dites-lui que je l'attends ici, voulez-vous?

NICOLAS.
 Oui! oui! et je vous reverrai aussi, moi! à bientôt! (Il sort par le fond.)

MICHELLE JOUBOIS.
 Moi, je vais voir le docteur et lui avouer que j'ai tout avoué! (Elle sort par le fond.)

SCÈNE VI.

ANNA, seule.

Je les ai bien entendus! Je n'ai pas pensé un instant qu'ils pouvaient mentir... et je ne puis croire encore à ce que j'ai entendu! Trompé en me trompant! et mon bonheur dont je ne savais comment remercier Dieu, c'était qu'une illusion, un rêve dont il fallait m'éveiller tôt ou tard!

Air du Rêve du Cœur.

Un doux espoir a chassé dans mon âme
 Et m'a fait croire au plus heureux destin;
 Ainsi j'ai pris pour l'éternelle femme
 Le feu follet qui s'efface au matin!
 Que sans doute, hélas! ma nuit s'achève;
 Amour, pour moi tu ne dev pas briser?
 Alors, mon cœur, pour avoir fait un rêve, } bêt.
 Rendrais-tu nous et l'honneur d'oublier?

Enfin!... (Duo) entre par le second plan de gauche et elle se cache derrière le chapelet.)

SCÈNE VII.

ANNA, DANIEL, puis ADÈLE.

DANIEL.
 L'heure est passée que j'avais donnée à Raoul pour m'attendre; mais je peux dire chez lui avant mon père, et une explication amicale... (Adèle paraît à la porte du second plan de droite.)

ANNA, à part.
 Adèle!...
 Vous sortez, monsieur Daniel?
 OUI... je... j'allais chercher Raoul, tenez; car je trouve aussi qu'il tarde beaucoup... Alors, au revoir!

ADÈLE.
 Un mot, mon ami.
 Votre ami, moi!

ADÈLE.
 Au moment de devoir mon frère, ne me permettez-vous pas de vous appeler mon ami?

DANIEL.
 Votre frère, moi! moi!... Ah! taisez-vous, Adèle; est-ce que je pourrais jamais vous appeler ma sœur?

* Nicolas, Anna, Joubois.

ADÈLE.
 Il faudra le pouvoir, mon ami; et vous le pourrez si je vous le demande à mains jointes.

DANIEL.
 Adèle! que dites-vous donc?

ADÈLE.
 Je dis qu'en sortant tout à l'heure, le docteur vient de m'apprendre tout, et qu'à la prière qu'il vous a faite, lui, devait se joindre une autre prière... la mienne.

DANIEL.
 Adèle!

ADÈLE.
 Je dis, monsieur Daniel, qu'il se fera, je l'espère, dans votre cœur un changement heureux pour Anna, quand je vous dirai...

DANIEL.
 Parlez-donc... (à ce moment les yeux d'Adèle qui se tournent vers le chapelet tombent sur le ruban d'Anna, qui se tait, voir soudainement de la table qu'il suppose.)

ADÈLE s'empresse de dire.
 Dieu! elle est là, elle nous écoute! J'allais la tuer, pou-
 dre!

DANIEL; il secoue la tête et se tait.

Quand vous me direz... taisez-vous!

ADÈLE.
 Quand je vous dirai: Monsieur Daniel, je pourrais vous aimer... croire vous aimer, au moment où votre père vous le révélait il y a six mois en vous demandant pour l'avenir certaines espérances; mais ces espérances je ne pourrais plus les réaliser... mon cœur a changé... donnez tout le vôtre à Anna qui le mérite si bien! Moi, j'appartiens à l'homme qui m'attend!

DANIEL, étonné.

Raoul!

Elle aime Raoul!

ANNA, à part.
 Ah! voilà qui m'achève! Je pourrais me réjouir à tous les sacrifices en me croyant aimé de vous, Adèle, car sous la contrainte, mon amour...

ADÈLE, reculant vers la gauche et se frottant de la main des doigts qu'il ne comprime pas.

Asses! Taisez-vous!

DANIEL.
 Ce sentiment invincible a encore grandi! S'il me manque, cet amour qui seul m'attache au monde...

ANNA, s'empresse par le premier plan de gauche.

Ah! j'en suis sûr.

ADÈLE.
 Taisez-vous! je ne peux pas vous entendre... je ne le veux pas!... Oh! ma pauvre sœur! (Elle sort par le second plan de gauche.)

SCÈNE VIII.

RAOUL, DANIEL.

RAOUL, entrant par le fond.
 Il faut donc venir vous chercher, Monsieur?

DANIEL.
 Raoul!... Ah! tiens, Raoul, taisez-vous! En ce moment, je ne serais pas juste avec toi, je le sens; taisez-vous!... plus tard, nous causerons; maintenant... maintenant, va-t'en.

RAOUL.
 Qu'est-ce à dire?... Est-ce là l'explication que m'annonçait votre billet insolent?

DANIEL, se précipitant vers lui.

Insolent!

RAOUL.
 Insolent! certes! un billet dans lequel, comptant sans doute sur ma douceur ordinaire, vous osez me dire qu'Adèle ne m'aime pas, qu'elle ne peut m'aimer...

DANIEL.
 Oh! si! si au contraire, elle vous aime!

RAOUL.
 Eh bien? Serait-ce pour cela que vous m'invitez à ne plus reparaître chez vous?

DANIEL, s'empresse.

Eh bien, oui, c'est pour cela, maintenant.

RAOUL.
 Maintenant! je ne comprends pas. Est-ce que c'est Adèle que vous aimez, par hasard? (Silence pénible de Daniel.) Mais... Anna?

DANIEL, à part.

O mon père!... ô mon serment!

RAOUL.

Monsieur Berton, ceci ne peut se passer ainsi, croyez-le bien. Vous avez tué mon ami en moi; l'homme a droit d'être exécuté d'autant plus dans la réparation. Ah! vous me chassez de chez vous?... ah! vous me donnez à croire que vous aimez Adèle, vous, Raoul à sa sœur, et aujourd'hui, quand las de vous attendre, j'arrive, vous me dites, comme à notre amitié aurait encore, va-t'en, nous causerons plus tard.

DANIEL.

Oui, laissez-moi, monsieur Harmant, je vous en prie!

RAOUL.

Allons donc! vous me feriez croire que vous voulez maintenant échapper aux conséquences de vos provocations... soit, restez-en là, mais songez que j'emporte le droit de dire que vous êtes sûr...

DANIEL, lui mettant la main sur la bouche.

Vous ne dites pas cela, Monsieur, car vous mentiriez, vous le savez bien! plus au mot! Plus un mot! car ce jardin ouvre sur le bois. (Murmure le petit orphelin.) Il y a là des pistolets, vous pourriez me pointer à bout... plus un mot!

RAOUL.

Eh bien! vous-tu que nous oûlions tout? vous-tu aider toi-même à mon mariage qu'Adèle semble éloigner je ne sais pourquoi?

DANIEL.

Aider à ce mariage, moi! vous êtes fou! j'aime mieux tout au monde!

RAOUL.

Prenez vos pistolets alors, et sortez car vous me feriez voir en vous l'un de ces faillitres ridicules qui crient très-haut! et tremblent tout bas.

DANIEL.

Milheureux! (Il s'élance à l'entrée et se tire une balle de pistolet.) Partez! (Avec désespoir, regardant la balle et Raoul alternativement.) Oh! mon Dieu! avec lui! avec lui! (Il contrainct avec effort et se voit blesser.) Raoul, si je le puis, si je le supplie de ne plus revoir Adèle?...

RAOUL, reprenant sa colère.

Encore! je vous répondrais alors que votre conduite avec Anna est une longue lâcheté.

DANIEL, bondissant.

Ah!... Partons, Monsieur, partons! (Ils disparaissent par le fond.)

SCÈNE IX.

ANNA, puis NICOLAS.

ANNA, entrant par la porte du second plan de gauche.

Personne!... on se querellait ici quel droit?... que se passe-t-il? (Elle se regarde au fond.) Ah! M. Raoul et Daniel qui sortent par la porte du bois... Et que vois-je donc? Daniel tient une boîte qui ressemble...

NICOLAS, venant du fond.

Le père et le fils sont absents!

ANNA, qui a été courir l'armoire.

Oui... ils emportent des pistolets!

NICOLAS.

Anna! qu'est-ce que vous dites donc?

ANNA.

Mon ami, courez!

NICOLAS.

Mais où?... pourquoi? après qui?...

ANNA.

Daniel et Raoul, ils vont se battre! courez donc! empêchez ce duel.

NICOLAS.

Soyez tranquille! je vous les ramènerai vivants tous les deux! (En sortant, il heurte M. Berton qui entre par le fond.) Ah! pardon! bonjour!

SCÈNE X.

BERTON, ADELE, ANNA, puis MADAME JOLIBOIS.

BERTON.

Et-est qu'il devient fou, Nicolas? (Adèle entre par la gauche.) Bonne nouvelle, mes enfants! notre Daniel est nommé par l'Institut au grand prix de peinture! Qui m'aurait dit qu'un jour cet homme-là m'honorerait moi-même... Ah! le talent a sa puissance à lui, comme la science, et il sait vous forcer à la reconnaître.

* Daniel, Raoul.

ADELE, avec joie.

Le grand prix!

BERTON.

Eh bien! Anna, cela ne vous touche pas plus?... Mais comme vous êtes pâle, mon enfant.

ADELE.

C'est vrai, et tu es bien agitée, Anna!

ANNA, courue.

Ce n'est rien! oh! rien!... Je suis à la fin d'un roman qui m'intéressait beaucoup... (A part.) Pourquoi lui ferai-je partager mon angoisse?

ADELE.

Toujours la passion pour les romans, ma pauvre sœur!

ANNA.

Je l'avoue! mais me voici au dénouement de celui-là... et... je... je n'en recommencerais pas d'autre. (A part.) O mon Dieu! Nicolas arrivera-t-il à temps?...

MADAME JOLIBOIS, entrant par le fond.

Docteur, il y a là une bande de musiciens de la part de M. Raoul; ils veulent se mettre à jouer là, sous les fenêtres de M. Daniel... faut-il les laisser?... musiquer, passe-moi le mot!

Oui, certainement, si le fait! brave Raoul. (A Anna.) Ah ça! mon enfant, vous avez quelque chose d'extraordinaire!

ADELE.

Voyons, parle, Anna, qu'a-t-elle? (La demande commencent se débiter.)

ANNA.

Mais... rien... je me porte bien, je suis joyeuse, j'en... (Redonne avec peine.) Allons, mon cœur, nous avons fait un rêve... (Elle s'arrête.) Ce que j'ai... rien; j'ai le cœur bête, car je sais tout; je sais qu'on se trompe; que Daniel ne m'aime pas, et qu'il se bat en ce moment pour Adèle.

ADELE.

Pour moi!

ANNA.

J'ai le cœur brisé... car Nicolas arrivera trop tard.

MADAME JOLIBOIS.

Ah! mon Dieu!

BERTON, ahémant.

Daniel se bat!

ANNA.

Avec Raoul, oui. Courez, sauvez votre enfant!

MADAME JOLIBOIS.

J'y cours, moi. (Elle sort vivement par le fond.)

ADELE.

Ah! cette musique!... (Parque au même temps on entend retentir deux coups de feu. Tout le monde s'arrête instant; la seconde cessant. Anna est tombée sur un siège. Adèle s'approche par un fauteuil.)

Et si mon fils est tombé, la tante en est encore à moi!

ADELE, les mains jointes.

Lequel des deux, Seigneur?

SCÈNE XI.

LES MÊMES, RAOUL, au fond.

ADELE, s'approchant, et avec un cri déchirant.

Lui! ah! (Elle tombe sur un fauteuil.)

ANNA, se précipitant sur elle.

Dis donc que tu n'aimes pas l'autre! maintenant?

BERTON, apercevant Daniel.

Raoul! mon fils est mort!

RAOUL.

Non, Monsieur, rassurez-vous! Au moment où nous faisions feu, Nicolas s'est précipité entre nous deux... Daniel m'a tout expliqué, et notre amitié nous a jetés dans les bras l'un de l'autre...

ANNA.

Mais... est-ce vrai?...

ADELE.

Mais Nicolas?...

ANNA.

Pourquoi ne vient-il pas?

RAOUL.

Daniel pense la blessure très-légère de Nicolas. Madame Jolibois est maintenant près d'eux; en accompagnant, le brave garçon s'est jeté entre nos pistolets, et c'est la balle, je crois, qui lui a effleuré le bras gauche...

* Jolibois, Berton, Anna, Adèle.

** Berton, Adèle, Anna.

*** Berton, Raoul, Adèle, Anna.

SCÈNE XII.

LES FRÈRES, DANIEL, NICOLAS, MADAME JOLIBOIS.

MADAME JOLIBOIS.
Sauvés! tous sauvés!*

NICOLAS.
Nous voilà, petite Anna! uous voilà, lazarilla!

ANNA, tombant assise, brisée et sans force, tendit que Daniel embrasse son père et donne la main à Adèle.

Ah! des coups de feu! il me semble les avoir reçus dans le cœur. Viens donc m'embrasser, toi, mon frère!

NICOLAS, avec émotion.

Tiens! vous me dites toi comme au temps où nous étions tout petits, là-bas!... (S'approchant d'Anna.) Oh! mais comme elle pâlit!... ses yeux se ferment.

ANNA, d'une voix faible.
Ah! c'est donc fini!

ANNA! mon Dieu!
TOUS.

BERTON, s'avançant, ainsi que Daniel, Adèle, Raoul.

ANNA!
NICOLAS**.

Où, essayez de la ranimer malade!... Il est trop tard! vous n'avez plus de menottes à lui faire, d'ailleurs! Elle est morte, la pauvre enfant, et c'est vous qui l'avez tuée, oui! vous l'avez tuée, en la trompant, comme si son erreur pouvait durer longtemps... (La regardant avec des larmes.) Ah! ma pauvre Anna! avec qui j'ai partagé le lait de ma mère... (Son front s'enfonçant au sein, il se prendre le cou avec les deux mains et vient se poser sur son front, pale y déposant un baiser, il reprend un instant pour partir par la porte.) Et maintenant adieu, ma sœur! adieu, Anna! moi, on ne me reverra plus! (On s'empresse autour d'Anna.)

ANNA, que le baiser de Nicolas a ranimée, croissant à elle et la rappelant.

Nicolas!
TOUS.

Mon Dieu!
ANNA.

Ah! la vie! c'est la vie! je respire!

* Bertou, Daniel, Raoul, Nicolas, Jolibois, Anna, Adèle.

** Raoul, Daniel, Nicolas, Bertou, Jolibois, Anna, Adèle.

BERTON.

Où, mon enfant, et vous êtes sauvée cette fois. J'en jure devant Dieu!

TOUS.

Ah! sauvée!

MADAME JOLIBOIS.

Sauvée! (Parlent au dehors.) Revenons-nous votre train, la sérénade!... (La musique reprend piano jusqu'à un baiser de raoul.)

ANNA, d'une voix qui s'efface.

C'est étrange, cette défaillance! C'était comme un rêve où j'étais heureuse près de Nicolas. Quand je me suis sentie réveiller par son baiser sur mon front.

BERTON.

Chère fille!

ANNA.

Où, docteur, votre fille toujours! vous m'avez sauvée avec une illusion, je ne vous demande pas d'en faire une réalité.

DANIEL ET ADELLE.

Comment?

ANNA, par ses larmes à son front.

Qu'est-ce que cela? Ah! ma cousine de mariée! prends-le, mon ami, Daniel! épouse ma sœur!... (Bonne nuit de Daniel.) Elle vous aime, Daniel! moi, j'aimais mon mari Nicolas Vanbert. (Berton fait passer Adèle près de Daniel.)

NICOLAS, éprouvé.

Moi!

ANNA, lui tendant la main.

Mon ami, je me souviens des dernières paroles de ma mère.

NICOLAS, se jettant à son genou.

Ah!

MADAME JOLIBOIS.

Tant d'émotions, ça vous étouffe.

ADELLE, bar à Daniel.

Nous voilà heureux, Daniel!... mais votre ami...

DANIEL, lui tendant la main.

Pauvre Raoul, qui le consolera, toi?

ADELLE.

L'est que j'aime!

MADAME JOLIBOIS, à part.

Et mes breccelles! je les donne pour lui!

* Raoul, Daniel, Adèle, Bertou, Nicolas, Anna, Jolibois

74258

FIN



M. ET MADAME RIGOLO

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

MM. DELACOUR ET E. DE NAJAC

MUSIQUE NOUVELLE DE M. MARGENT

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL, LE 14 MARS 1847.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

BERNOUILLET, nabergiste.....	M. RAYEL.	BOLIVAR, maître d'école.....	M. LAGRÈS.
MIETTE, sa femme.....	M ^{lle} ALINE DEVAL.	DENISE, sa femme.....	M ^{lle} DUBOIS.
CLAMPIN.....	M. PELLERIN.		

— Droits de représentation, de reproduction et de traduction réservés. —

De nos jours, dans un village. [Intérieur de l'auberge du Bernouillet, portes au fond, à droite et à gauche; au deuxième plan, à droite, une fenêtrée; un corrus. Cheminée à droite, premier plan; grande table, à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

MIETTE, DENISE.

MIETTE.

Ah! ben tant pis... J'ai faim. (Elle prend sur la table qui est servie à gauche et puis dans elle coupe un morceau.) Quand Bernouillet reviendra, il déjeunera tout seul. (Elle s'appuie contre la table et mange debout.)

DENISE, entrant par le fond en trébuchant.

Miette!

MIETTE.

Tiens!.. le voilà... Denise.

DENISE.

Sais-tu où est mon mari?

MIETTE.

M. Bolivar?... il est avec Bernouillet... Ils sont allés au feu.

DENISE.

Quel feu?

Eh ben!... à la ferme de la Palud. Tu sais donc pas que la grange a brûlé à e' matin?..

DENISE.

Ah!... je savais pas...

MIETTE.

Tout le village y est... J'y serais bien allée aussi... mais fallait que je prépare une chambre pour Clampin...

DENISE, vivement.

Clampin!.. il est donc revenu?

MIETTE.

Il est pas revenu... mais il arrive... il vient faire sa tournée... Parait qu'en sa qualité de commis à cheval, faut qu'il vienne de temps en temps faire son inspection dans les auberges... pour pas qu'on filote le gouvernement...

DENISE.

Alors, il va venir.

MIETTE.

Ben sûr... puisqu'ici c'est un auberge... « An Lapin qui se re-biffe. » Voilà une crâne cuisine... Je l'y ai préparé une chambre pour lui et son cheval... Ce pauvre Clampin!.. ça va lui faire tout de même un drôle d'effet de me revoir...

DENISE.

Toi!.. Eh ben! pourquoi donc?..

Bébé!... parce qu'autrefois il était amoureux de moi...

Ah!... il te l'a dit?...

Oh! il avait pas besoin de me le dire... je le voyais bien... y pouvait des soupçons à faire marcher les nuages... même qu'un jour que j'étais là... je l'y ai dit : Mais pourquoi donc Clampin que tu souffles comme un bouffon?... et qu'y m'a répondu en louchant de l'œil droit : Ah! Miette, je suis bien malheureux!

Oui, je me rappelle... et tu crois?...

Que c'est pour moi qu'il louchait... pardine, ben sûr... Et à preuve encore, c'est qu'il a quitté le village le lendemain même que je m'ai mariée.

C'est-à-dire que nous nous sommes mariés...

Eh ben, oui... puisque les deux noces se sont faites ensemble... même qu'y avait deux lapins... un blanc à ton intention, et un gris à la mienne. Toi, t'as épousé M. Bolivar, le maître d'école du village... un homme joliment savant... qu'apprend à lire à tous les môches du pays... à raison de six sous par mois... Y sait au moins vingt mots de latin... M. Bolivar...

C'est pas gai, un homme qui sait du latin... avec ça qu'il a de grosses moustaches...

C'est son droit... un ancien militaire.

Et qu'il fait peur à tout le monde... et qu'il est jaloux...

Ah! bah! M. Bolivar est jaloux?...

Tellement qu'il vent plus que je reste à la maison, quand ses élèves arrivent, et qu'il s'a fait lire un gros livre en latin, on qu'il y a que quand une femme trompe son mari, le mari peut la faire empoigner par les gendarmes et la faire mettre en prison pour le restant de ses jours... ça m'a joliment fait peur!

Je crois ben! empoignée par les gendarmes... c'est pas drôle!

Sans compter que M. Bolivar est toujours de mauvaise humeur.

Ah!
J'comprends très-bien qu' dans ce petit ménage
C'est amoral parfois de se bécoter;
Car, si l'oe boudé, quand est passé l'orage
On a l'air de se raccommoier. (bis.)
Mais, avec lui, ça n'est plus ça,
Y boude, et t'est se bécoter là!

Ah!
Y boud' sans pain ni beurre,
Y boude en s'éveillant,
Y boud' quand il se lève,
Y boude en s'habillant.
Son humeur m'a exaspéré,
Car rien n'est conquisant
Comme un mari, ma chère,
Qui fait tout en bouillant!

Ah! dame! c'est pas gai!

J'aimerais mieux qu'il fût comme Bernouillet.

Eh ben! merci... si t'étais sa femme, tu verrais comme il vous agace!

Bernouillet l'agace?... un si bon garçon... qui rit toujours...

Vlà ben! ça vous agace un homme qui rit toujours... c'est vrai, ça... Bernouillet peut pas se passer de rire...

Même air.

Je m'en souviens, le jour du mariage,
De son boudoir en voyant les apprêts.
On me disait : quand on entre en ménage,
On rit d'abord, mais on n'rit plus après. (bis.)
Ça s'passera... Quel ça en ait dit,
Ça n'passa pas!... toujours il rit!

Ah!
Il rit souvent de rêve,
Il rit en s'éveillant,
Il rit quand il se lève,

Il rit en s'habillant!
Pas moyen de l'faire taire.
Rien n'est contrariant
Comme un mari, ma chère,
Qui fait tout se riser!

Y a des moments où ça m'embête au point que je serais capable de je ne sais quoi.

Eh ben! alors, t'aurais dû épouser M. Bolivar.

Oh! je savais pas assés l'orthographe pour lui... fallait une femme comme toi!

Ohé! ohé!

Tiens! la voix de Clampin!

C'est lui!

C'est ça... attache ton cheval à l'arbre... j'irai tout à l'heure lui chercher de l'avoine. (A Clampin qui entre.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, CLAMPIN.

Et ça va bien, Clampin?

Pas mal, madame Bernouillet... sauf que je viens de faire quatre lieues à cheval... et quand on en a pas l'habitude...

Faut l'asseoir...

Non... au contraire... je... (Appartient Denise.) Oh! mamie Bolivar... faites excuse, mamie Bolivar... je vous aurais pas aperçue... ça va bien, mamie Bolivar?...

Je vous remercie, monsieur Clampin.

Et M. Bolivar?... il va bien, M. Bolivar?...

Je vous remercie, monsieur Clampin.

Elle ne me regarde seulement pas...

Eh ben!... es-tu content de la place?... le v'la dans les honneurs... on va plus oser le parler...

Oh! je suis pas fier... on peut oser... certainement la place est belle... trois cents francs par an... et un cheval à nourrir... c'est superbe... l'ambition est satisfaite, je ne dis pas... c'est superbe... mais c'est égal... c'est joliment dur de quitter son lieu de naissance... ceux et celles qu'on aimait...

Pauvre garçon!

On n'a pas vécu vingt ans dans un village sans avoir des attaches... et quand il faut laisser tout ça...

Eh ben... on revient... on les revoit... et ça fait plaisir...

Oh! oui que ça fait plaisir!... (Il soupire tristement.)

Bon! le v'la qu'y recommence à souffler... (Prenant le porte-monnaie de Clampin. — Hésit.) Donnez-moi ça... je vas le porter dans la chambre. (Ile entre à droite.)

Nous v'la seuls. (Hésit.) Denise?...

Monsieur Clampin!...

Si vous saviez combien je souffre!

Dame! quatre lieues à cheval!

Vous vous méprenez sur le siège de mes souffrances... c'est le cœur...

Ah! oui, je sais... paraît que vous êtes amoureux...

Oh! joliment... allez... j'en rêve le jour, la nuit... à pied, à cheval...

Eh ben! c'est gentil... c'est à moi qu'y dit ça... (Hésit.) Vous pouvez ben être amoureux tant que vous voudrez...

Ça ne vous fait rien...
CLAMPIN.
 Que voulez-vous que ça me fasse?.. maintenant que je suis mariée...
CLAMPIN.
 C'est juste!
DENISE.
 Autrefois, je ne dis pas... par où quand on est encore garçon... mais maintenant que je ne le suis plus... (Riant entre.)
NIETTE. à Clamps.
 Là... maintenant, si tu veux déjeuner?...
CLAMPIN.
 Merci, madame Bernouillet... mais j'ai pas faim... j'ai comme une barre...
NIETTE. à part.
 Pauv' bouhonnage! l'émoussé lui coupe l'appétit. (Haut.) Hé ben! attends un peu... tu décourages avec Bernouillet... et les autres... quand y reviendront.
CLAMPIN.
 Ah! Bernouillet est sorti...
NIETTE.
 Il est allé à l'incendie de la ferme de la Palud...
CLAMPIN.
 Alors, il va arriver... le feu est éteint depuis longtemps.
VOIX en dehors.
 Vive Bernouillet!
NIETTE.
 Quel est ce bruit?
DENISE. qui est allée à la fenêtre.
 C'est Bernouillet qu'on ramène en triomphe... tout le village l'accompagne.

SCÈNE III.

LES MÉNES, BERNOUILLET, BOLIVAR, PATRANS,

PATRYNÈS,

CH. FUR.

Air.
 Par son sang froid et son courage,
 Il ebluit un carreau comploté!
 C'est la gloire de son village,
 Bonheur, honneur à Bernouillet!
 Vive, vive Bernouillet!

BERNOUILLET.

Air.
 Ah! ah! ah! ah! c'est toi!
 Ah! ah! ah! ah! mais, au revoir!
 Que j'ai ri! (bas.)
 Que j'ai ri! (ter.)
 C'est lui, sur cette dame,
 D'embrasser content!
 Figur-toi, ma femme,
 Si c'était plaisant!
 De feu formidable...
 Le grand qui brûle,
 Et puis, dans l'éclat,
 Tout ça qui bengi-til!
 Un tas d'pauvres bêtes,
 Les d's, les chevreaux,
 Qui fontent des sifflets...
 Faisait sur les veaux...
 Ah! ah! ah! ah! c'est toi... etc.

ENSEMBLE.

Ah! ah! ah! ah! c'est toi!
 Ah! ah! ah! ah! au revoir!
 (Qu'il a ri! (bas.)
 Qu'il a ri! (ter.)
 Qu'il a ri! (ter.)

NIETTE.

Viens-tu bien ne pas rire...
BERNOUILLET.
 Ah! j'peux bien... C'est assez farce... (Apres avoir Clamps.)
 Tiens, clompin... ça va bien, toi?...
CLAMPIN.
 Tout de même...
BERNOUILLET.
 Moi, isou... sauf que j'm'ai brûlé les cheveux... j'sens le roussi. (A Niette en riant.)
NIETTE. les tirant les cheveux.
 Béd!...
BERNOUILLET. riant.
 Ah! ah! ah! j'j'ais que j'sens le roussi, et elf' m' tire les cheveux... (ou ra.)

BOLIVAR.
 Oui, mais ce qu'il ne vous dit pas, c'est que c'est en sauvant la Thérèse qu'il s'est brûlé... (aux paysans.) N'est-ce pas, mes amis.

LES PATRYNÈS.

Où... où...

NIETTE.

T'as sauvé la Thérèse?

DENISE.

La vieille vachère?..

BERNOUILLET.

Elle était dans l'étable avec les veaux... Elle bégaiot aussi, (il ra.) J'ai flangué sur mes épaules... et je l'ous emportée... seulement j'n'ai roussi...

BOLIVAR.

Tu m'as rappelé Esde, pour Esde? sauvant son père au siège de Truie...

Ah! je l'ous point vu... j'y étions pas...

NIETTE.

Oh! c'est gentil c'que t'as fait là... Embrasse-moi pour ça...

BERNOUILLET.

J'voulons bien... (il l'embrasse en riant.)

NIETTE.

Mais ne ris donc pas, quand tu m'embrasses.

DENISE.

Embrasse-moi aussi, monneur Bernouillet...

BERNOUILLET.

Y a pas de refus...

BOLIVAR. aux paysans.

Mes amis, Bernouillet a bien mérité du village; que sa conduite d'aujourd'hui vous serve d'exemple... imitez-le... redoublez de courage, comme d'habitude les anciens... mais adieu...

Bon!... v'la qu'il leur flange des sottises en latin...

BOLIVAR.

Vive Bernouillet!

LES PATRYNÈS.

Vive Bernouillet!

BERNOUILLET.

Sont-y bêtes d'crier comme ça...

NIETTE.

Voyons, embrassez-vous tous à table... v'la la soupe... (Elle se pose sur la table.)

BOLIVAR.

Volontiers... Panset et c'étaient... un bon et restre.

BERNOUILLET.

Ah! ben! moi, j'ai pas faim... j'ous tant avalé de famille... j'en avais dans les yeux... dans l'nez... j'en ai encore dans l'nez... (Il souffle en riant.)

NIETTE. à Bernouillet qui est toujours et qui continue à souffler.

Tou-doi donc, imbécile...

BERNOUILLET. riant.

Oh! oh!... elle m'appelle imbécile, parce que j'ai de la fumée dans le nez...

NIETTE.

Viens-tu bien n'pas rire...

BERNOUILLET.

J'peux pas... ça m'tient dans l'œil... Oh! oh!... (En riant, il se laisse tomber sur sa chaise et déesse le chapeau de Clamps.)

NIETTE.

Bon!... mais rigarde donc...

BERNOUILLET. riant.

Oh! oh!... c'est pas ça...

CLAMPIN.

Le bébé?... (Tout le monde rit.)

BERNOUILLET. riant en regardant le chapeau.

Une vraie gale!...

NIETTE. prenant le chapeau.

Oh! va chercher la creue dans le buffet et sers-la à M. Bolivar.

BERNOUILLET.

J'vous ben... moi... (il se prend une jatte de lait dans le buffet.)

NIETTE. à Clamps, qui s'est levé, et examine son chapeau.

Ça n'est pas fin, Clamps.

CLAMPIN.

Tu crois?..

NIETTE.

Remets-toi à table...

DENISE.

Et en le retapant un peu. (Denise et Niette retapent le chapeau.)

BERNOUILLET.

V'la la crème... Mais c'est-y drôle que j'aile précisément

m'asseoir sur la chaise sur laquelle le chapureau... (Le diable crie il va à la table pour porter le comble, mais il se rencontre avec Clampro qui renversait sa place, et il répond le lui sur le dos de Bolivar.)

BOLIVAR.

Oh! mais prends donc garde!..

NIETTE, impatientée.

C'est trop fort!

BERNOUILLET, riant.

Je m'as cogné avec Clampro.

NIETTE.

Te tiras-tu?

BERNOUILLET, essouffé de rires.

Oh! oh! oh! je peux pas.

NIETTE.

Veux-tu bien ne pas rire... BIENTEN... (Elle lui dit avec un soufflet.)

TOUS.

Hein!

BERNOUILLET.

Un soufflet. Ah! ah!... (Il rit aux éclats. Tout le monde rit, excepté Niette.)

NIETTE.

Oh!.. il me mettrait en colère... Je vas chercher du vin... (Elle sort par la droite.)

SCÈNE IV.

LES SÈNES, moins NIETTE.

CLAMPIN.

Farceur de Rigolo... va!

DENISE.

Rigolo... quel drôle de nom!

TOUS.

Rigolo!

BERNOUILLET.

C'est les camarades qui me l'ont donné en Afrique... dans une circonstance... d'un drôle... d'un drôle!.. Vous allez voir comme c'est drôle!.. c'était à l'affaire des Bôis... Ben!-couper choux... Je repais une balle dans le bras... v'la lui!.. Je tombe sur le dos, et je me mets à rire... v'la qu'on me porte à l'ambulance... Ils étaient là un tas de chirurgiens... Faut l'y couper le bras, disait l'un... faut pas l'y couper, disait l'autre... ou l'y couper... on l'y coupera pas que je disais moi... Enfin le chirurgien a trouvé ça si drôle qu'il m'a coupé.

DENISE.

Et il a joliment bien fait!..

BERNOUILLET.

Mais c'est pas tout... vous allez voir comme c'est bien plus drôle... quelque temps après nous faisons une razzia... Je me rappelle l'histoire de mon bras et je me dis: V'la le moment de me venger... La première chose que je fais, c'est donc de tomber sur un Bédouin... le premier venu... C'était pas le même; mais comme ils se ressemblent tous, ça m'était égal de me tromper... Je te vas l'empoigner donc... Et vous allez voir comme c'est drôle... Je dis aux camarades: V'la le fouiller... Fouillons, qu'y m'indiquent... Mais le plus farce c'est que le savoyard de Bédouin voulait pas se laisser fouiller... Et nous rions...

Air

Je le touille par sa lignasse,
Comme un diable y se tortillait!
Fallait le voir faire la grimace,
Fallait l'entendre comme y criait. (bis.)

Les camarades

De ses gambades

Riaient disant: P' Bédouin s'en la pite fort.

Je veux l'occire;

A force de rires.

V'la que j'le lâche... il court et court cocor.

De cet exploit chacun me raille...

J'raie... ce qui fait qu'on s'indigne!

On m'a surnommé Rigolo...

Sur le clump de bataille!

CUEUR.

On l'a surnommé Rigolo... etc.

SCÈNE V.

LES SÈNES, NIETTE.

NIETTE, entrant par la fond, sur les charbons maïs.

Allons bien! le v'la encore avec son histoire de Bédouin...

BERNOUILLET.

Si tu l'avais vu, l'autre ben ti m'aurait, même Rigolo...

NIETTE.

Ah! je te défends de m'appeler comme ça, entendu-tu?

DÉJÀ.

Tiens! c'est pourtant gentil, d'ignorer et madame Rigolo...

BERNOUILLET.

Dans l'village y commencent tous à m'appeler comme ça: n'est-ce pas, l'e amis?..

TOUS.

Oui... oui.

NIETTE.

Eh ben! que je vous entende...

BERNOUILLET.

Pas pu tard qu'y'ber... j'ose rencontrer la grande Beingant... la fille à Fauchon. Bonjour, la grande Beingant? que j' lui dis. — Bonjour, Rigolo, qu'elle m'a répondu... et nous avons ri...

BOLIVAR, quittant la table.

Vraie bientôt l'heure de ma classe d'adultes, il faut que je rentre...

CLAMPIN, se levant aussi, bon à Denise.

Faut absolument que je vous parle.

DENISE, lui tournant le dos.

C'est ça... allons-dous-ce...

CLAMPIN, à part.

Elle ne veut pas m'écouter.

BOLIVAR.

Madame Bolivar, je vous enjoin de rester ici. Sic volo, sic jubeo.

DENISE.

Je n'ai plus de laine, faut que j'aille à la maison.

BOLIVAR.

Soit... mais comme je ne veux point vous laisser frayer avec mes adultes...

DENISE.

Avez-vous pas peur que je les mange, vos adultes?

BOLIVAR.

Sic jubeo! Vous reviendrez à deux heures tricolor auprès de madame Bernouillet.

DENISE.

C'est bien, je reviendrai...

CLAMPIN, à part.

Elle va revenir...

NIETTE.

Clampin... la chambre est prête.

BOLIVAR.

Adieu, Niette... Au revoir, Rigolo...

BERNOUILLET, à Niette.

T'entends... Rigolo...

Reprise de l'entrée.

CHŒUR.

DENISE, CLAMPIN, BOLIVAR.

Par son sang-froid et son courage, etc.

BERNOUILLET.

Mais pourquoi donc qu' ma femme enrage?

Ce nom de Rigolo me déplaît;

Il me rappelle mon courage,

J' l'aime mieux qu' celui de Bernouillet.

NIETTE.

De sa bêtise tout bas j'enrage,

Ce nom d' Rigolo me déplaît;

Je ne veux pas que le village

Lui donne un pareil sobriquet.

(Denise et Bolivar sortent par la fond, Clampro entre à droite, Niette seule se courrant.)

SCÈNE VI.

BERNOUILLET, NIETTE.

NIETTE.

Si tu m'appelles encore madame Rigolo... tu verras.

BERNOUILLET, riant.

Qu'est-ce que je verrai... ben?

NIETTE.

Tu verras... ce que tu verras.

BERNOUILLET.

C'est-y quelque chose que je n'osais jamais te?..

NIETTE.

Peut-être ben!

BERNOUILLET.

Dis-l-moi.

NIETTE.

Prends garde... j'pourrais ben me porter à quelque extrémité.

BERNOUILLET.

Oh! oh! voyons-les tes extrémités. (Il veut lui prendre la main.)

NIETTE.

Veux-tu fuir... Connais-tu madame Lichu?..

BERNOUILLET.

La bonne amie à Nicodème... le moineur ?

NIETTE.

Eh ben ! fais attention, je pourrai bien trouver aussi un Nicodème.

BERNOUILLET, riant.

Tui ?

NIETTE.

Et me faire faire la cour par toi.

BERNOUILLET, riant de plus fort en plus fort.

Et je serais comme le père Licha, et quand je passerai on me montrerait les cornes de mes bouffes... et l'on se moquerait de moi et l'on m' chanterait : (chantant.) Connus ! connus ! (chant.) Ah ! ah ! ah !

NIETTE.

Comment ! ça ne te fera rien ?

BERNOUILLET.

Mais si, ça me fera rire. (il rit.)

NIETTE, pleurant.

Ah ! ah ! ah ! que je suis donc malheureux. Je vois bien que vous ne m'aimez pas.

BERNOUILLET, riant toujours.

Allons, bon ! v'là ma femme qui pleure... ah ! ah ! ah ! (Les pleurs de Bernouillet et les rires de Bernouillet se confondent un instant, quand Niette reprend tout à coup sa fureur.)

Ah ! ça te fait rire quand je pleure ! Attends, gueux... attends... attends... (Elle lui donne des coups de poing dans le dos.)

BERNOUILLET.

Ne me chatouille donc point. (il pousse de rire.)

NIETTE.

Ah ! je te chatouille... Eh bien ? t'iens ! t'iens... (Elle tape plus fort.)

Elle est caparotante, ma femme... Va donc... va donc...

DEO.

NIETTE.

Mon Dieu que je suis digne à plaindre !...

Pas moyen de me faire entendre...

A tout c' que l'on fait on l'on dit (Bis.)

Monsieur rit.

BERNOUILLET.

Qu' autre femme, dans son ménage,

N'est pas plus heureuse ?

NIETTE.

Mais...

Une autre a dix fois l'avantage

De pouvoir haïr son mari

Mais quand je bats le mien,

Hélas ! ça n' lui fait rien (Bis le couple)

BERNOUILLET.

Ça me fait plaisir, ça me fait du bien.

NIETTE, se dépitant.

Hélas ! hélas ! ça ne lui fait rien.

ENSEMBLE.

BERNOUILLET, riant.

Oh ! oh ! oh !

NIETTE, pleurant.

Hélas ! hélas !

NIETTE.

Quelquefois j' veux faire la coquette ;

Mais quand à Monsieur je répète

Les paroles qu'on me dit, (Bis.)

Monsieur rit ! (Bis.)

BERNOUILLET.

Je sais que ma petite femme est sage...

NIETTE.

J' le dis que non.

BERNOUILLET.

J' le dis que si.

NIETTE.

Une autre a dix fois l'avantage

De pouvoir tromper son mari.

A quoi bon tromper l' mien,

Puisque ça n' lui ferait rien

BERNOUILLET.

Je suis tranquille, j'en conviens.

NIETTE.

Hélas ! hélas ! ça n' lui fait rien...

ENSEMBLE.

NIETTE, pleurant.

Oh ! oh ! oh ! oh !

BERNOUILLET, riant.

Ah ! ah ! oh ! oh !

NIETTE, d'angoisse.

Tiens, va-t'en... tu m'agaces. (Elle coupe de pied.)

BERNOUILLET, à part.

N' la contrarier pas... elle perd... et quand une femme perd...

NIETTE.

Mais va-t'en donc.

BERNOUILLET.

Voilà... voilà... Je m'en vas faire ma barbe.

NIETTE.

Et tâche que ça dure longtemps.

BERNOUILLET.

Je veux bien... ma barbe est assez longue pour ça. (il rit, puis s'arrête.) N'riens pas... ça la contrarie... Mais est-elle drôle ma femme. (il entre à gauche en regardant son riz, puis tout à coup on l'entend crier dans sa cuisine.)

SCÈNE VII.

NIETTE, puis CLAMPIN.

NIETTE, désemparée.

Le v'là qu'y recommence... C'est, c'est embêtant... C'est égal, Bernouillet a beau dire, j'suis bien sûre qu'il ne ritait pas si j'y disais qu'autrefois... (Clampin.) (Le voyant entrer par la droite.) Justement, le v'là.

CLAMPIN, à part.

Elle va venir... si je pouvais être seul... (il soupire tout-haut.)

NIETTE.

Quoi donc que t'as à souffler comme ça...

CLAMPIN.

Je soufflé... parce que je soufflé... (il soupire encore.)

NIETTE, à part.

Pauvre bonhomme ! (bas.) Dame ! mon garçon... que veux-tu ? faut le faire une raison... parce que, quand une femme est mariée...

CLAMPIN.

C'est sacré... je sais bien ça... Aussi je me raisonne... Tout à l'heure, en arrivant, je me disais : Clampin, mon garçon... tu vas le revoir... sois calme... Eh ben ! malgré tout ça... quand je l'ai revue... (il souffe.) Heu !

NIETTE.

Tais-toi donc... Bernouillet est là...

CLAMPIN.

Eh ben !... qu'est-ce que ça fait...

NIETTE.

Ça fait... que s'il l'entendait... il est très-jaloux de toi, Bernouillet...

CLAMPIN, étonné.

De moi !... Pourquoi donc ça ?...

NIETTE.

Oh ! je sais pas... à cause d'un tas de ragots qu'on a faits.

CLAMPIN.

Ils sont si bavards dans le village... faut toujours qu'ils ragotent... Eh ben ! qu'est-ce qu'ils ont dit ?

NIETTE.

Dame ! que j'étais amoureux.

CLAMPIN.

C'est vrai... ce ragot-là...

NIETTE.

Que c'était le désespoir qui t'avait fait partir...

CLAMPIN.

C'est encore vrai... (il souffe.) Heu !

NIETTE.

Mais tais-toi donc... (à part.) Ça ne fait un drôle d'effet de l'entendre soupirer comme ça... (bas.) Vous-là, Clampin... faut plus penser à moi.

CLAMPIN, à part, étonné.

A elle !...

NIETTE.

Bernouillet est un brave homme... Moi je suis une brave femme... Faut renforcer son amour et les soupçons... fait un embêtant...

CLAMPIN, à part.

Comment !... Elle croit que c'est elle... j'en ai profité pour l'éloigner. (bas.) Eh ben ! oui... là, c'est vrai... Mais Bernouillet... j'ai jamais eu le le dire... je m'en suis fait comme à cheval... par amour...

NIETTE.

Chut... si mon mari l'entendait...

CLAMPIN.

C'est juste... faut pas qu'il entende... Eh ben ! écoute... trouve-toi dans un quart d'heure à l'entrée du petit bois...

NIETTE.

Pourquoi faire ?...

CLAMPIN.
J'ai des choses à te dire... mais des choses que si tu n'y viens pas, je pique une tête dans la mare aux canards...

NIETTE, à part.
Pauvre garçon !

CLAMPIN.
Ou je me fais flaqueur les quatre fers en l'air par mon cheval.

NIETTE.
Oh !... mais dis donc, c'est que je suis une honnête femme !

CLAMPIN.
Ça ne fait rien... tous les jours... on est une honnête femme... et ça s'empêche pas d'aller à l'entrée du petit bois... (On entend des danses au loin.)

NIETTE.
Tu crois... V'là Bernouillet...

CLAMPIN, à part.
Elle ira... (Bernouillet entre tenant une serviette sur son mouchoir.)

SCÈNE VIII.

Les mêmes, BERNOUILLET.

BERNOUILLET, riant.
Ah ! ah ! ah !... ma femme, si tu savais.

NIETTE.
Qu'est que t'as encore ?

BERNOUILLET.
J'ai tant ri, en me regardant dans le miroir où que je me faisais la barbe, que je m'en suis tout coupé le menton... faut que tu me le raccommodes...

NIETTE.
C'est bon...

BERNOUILLET.
Tiens, Clampin... ! T'es encore là ; fais excuse si je me voile le menton, mais je m'ai tailladé... quo ça me cuit... Oh ! mais ça me cuit... (il rit.)

CLAMPIN, bas à NIETTE qui pénétre dans un jardin des canaux et du jardin.
Dans un quart d'heure à l'entrée du petit bois...

NIETTE.
Oh ! mais, bon...

CLAMPIN, bas.
Je t'en prie... (il soupire.)

BERNOUILLET.
Plait-il ?

CLAMPIN.
Rien... Je disais solides à madame Bernouillet... (à part.) Pendant qu'elle ira m'attendre là-bas, Denise sera assise ici... et il faudra bien qu'elle m'écoute...

ENSEMBLE.

CLAMPIN.
J'en vas faire mes tournées
Et parcourir le pays ;
Mais aussitôt terminée
Je reviens en ce logis.

NIETTE.
Il va faire ses tournées
Et parcourir le pays ;
Il peut bien tout le jour
M'attendre ; je reviens au logis.

BERNOUILLET.
Va-t'en faire la tournée,
Moi, je reste en ce logis.
Fais la face attentive...
Ça m'est, et pendant ce rit,
(Clampin sort par le fond.)

SCÈNE IX.

BERNOUILLET, NIETTE.

NIETTE.
Arrive ici...

BERNOUILLET.
Dis donc, ma femme.

NIETTE.
Après ?

BERNOUILLET.
Est-ce qu'il voudrait devenir ton Nicodème, Clampin ?

NIETTE.
Pourquoi me demandais-tu ça ?

BERNOUILLET.
C'est qu'y t'a parlé tout bas... et quand un homme parle tout bas à une femme, c'est qu'il veut être son Nicodème... J'ai appris ça en régime...

NIETTE.
Qui sait ?... (Elle lui donne un soufflet d'amitié.)

Y colle, celui-là !

NIETTE.
Peut-être ben !...

BERNOUILLET.
Tu crois ?...

NIETTE.
Dame !... on ne sait pas...

BERNOUILLET.
Allons donc !... Tu ne vois pas que je veux rire un brin... que je me moque de toi ?

NIETTE.
Et si je te disais que Clampin me fait la cour...

BERNOUILLET, riant toujours.
Ah ! elle est bonne celle-là !...

NIETTE.
Qu'il s'a déclaré pendant que tu te rassis...

BERNOUILLET, riant de plus en plus.
Oh ! oh ! Est-elle amusante, ma femme... Est-ce qu'y t'a pas donné un rendez-vous aussi ?

NIETTE.
Précisément... à deux heures... à l'entrée du petit bois...

BERNOUILLET, riant.
A deux heures... Faut te dépêcher... ça va sonner... (il se déshabille.)

NIETTE, indignée.
Oh ! Dieu !... Si on s'était pas une honnête femme... Tiens, tu m'agaces... j'ai sonner à manger à mes poulets... (Elle se dirige vers le jardin.)

BERNOUILLET.
Dis donc, ma femme !...

NIETTE.
Eh bien ?

BERNOUILLET, déshabillé de rien.
Tu vas te faire belle pour plaire à Clampin...

NIETTE.
Possible !... (Elle entre à gauche.)

SCÈNE X.

BERNOUILLET, seul.

Bon donc... mets ton fichu jaune. (bas.) C'est la couleur des mariés... comme Liebu. Ce pauvre Liebu ! V'là-t-il pas que l'autre jour on voulait le promener sur un âne en le mettant à l'envers du côté de la queue... (il se repaît la parole.) Deux heures bientôt. (il rit toujours, mais de moins en moins.) Si c'était vrai tout de même ce qu'elle m'a dit... Ah ! que je suis bête... Eh ben !... au fait, pourquoi qu'y n'irait pas la cour, Clampin. Elle est très-croûte-grille une femme... C'est un petit jeune homme... Et il en a pas tous les jours de comme ça. (Berthoulet de rien.) Oh ! mais... oh ! mais... quoique j'ai dit... V'là que je vas me figurer... ah ! que c'est drôle... Tiens... j'ai vu rire, et j'ai peur pas... (Après avoir à la porte de gauche.) Miette... Miette... Tiens, ma femme y est pas. (Deux heures sonnent.) Deux heures au coucou !... oh ! le coucou !... Arrrr... je vas prendre l'air à l'entrée du petit bois. (Après avoir pris un bâton.) J'ai aussi fait prendre l'air à mon garde-manger... y a longtemps qu'il n'est sorti, ça lui fera du bien. (il sort par le fond, en même moment Clampin entre par le fond.)

SCÈNE XI.

CLAMPIN, puis DENISE, et NIETTE.

CLAMPIN.
Bernouillet s'écigne... Miette sera allée m'attendre... Me voilà seul dans la maison. (Se mettant à l'encre.) Oh !... même Bolivar...

DENISE, entrant par le fond.
Est-y bête, ce monsieur Bolivar... me renvoyer parce que ses adultes sont là... je me fiche pas mal de ses adultes... (elle s'en va sans attendre.) Miette... (Clampin est resté par derrière comme un coq.) Tiens, vous êtes là, vous...

CLAMPIN.
Oui... je suis là...

DENISE.
Eh ben ! attendez que Miette y soit pour souffler comme ça...

CLAMPIN.
Miette.

DENISE.
Eh ben ! oui, puisque c'est pour elle que vous soufflez.

CLAMPIN.
Moi !

Air.
C'est vrai que j'ai des amoureux,
C'est vrai que j'ai des amoureux.

Mon humeur est triste et soite...
 J'en perds le manger, l'hoie...
 Ça m'tient là dans l'estomac,
 Toujours mon cœur fait de tac!
 Toujours, (bis) tout et jour mon cœur fait de tac!
 Mais, de tous ces malheurs-là,
 Faut encore beaucoup, oui-dà,
 Car c'est vous, riches bien ch'la
 C'est vous qui me valez ça!

DENISE.

Moi! vous voulez dire Miette... Oh! elle m'a tout raconté...
 c'est gentil... moi qu'il fallait pas épouser M. Bolivar pour
 vous... même que sans mon portrait qui m'a dit que j'allais
 faire une bêtise, j'aurais refusé.

CLAMPIN.

Ben vrai?

DENISE.

Même air.

En vous voyant chaque jour
 Penser d'ingrats soupers d'amour,
 Mon cœur était sans défense,
 J'n'étais plus de garde à la danse.
 Je m'disais : pauvre giron,
 Le voilà pris pour tout de bon,
 Vraiment, (bis) le voilà pris pour tout de bon!
 Mais, soigneur! lui que j'ai saisi ça,
 Qu'c'est un autre qui vous charma,
 Gardez pour elle, n'avez,
 Gardez tous ces soupers-là!

CLAMPIN.

Une autre! Mais, je vous le jure sur le tête de mon cheval...
 c'est pour vous, pour vous seule que j'ai quitté le village... et
 que je me desèche... et que je me consume!

MIETTE, qui est entrée, à part.

Qu'qu'j'entends là?

CLAMPIN.

Vous m'avez écrit de partir... de vous oublier...

DENISE, à part.

Dire que j'ai été assez inconsciente pour vous écrire... Ah
 ben! c'est pour le coup, que si M. Bolivar apprend ça... il me
 ferait empoigner par les gendarmes. Il est si méchant!

CLAMPIN.

Aussi je vous ai obéi... je m'ai expatrié à trois lieues d'ici en
 emportant votre image.

DENISE.

Mon portrait... vous l'avez eue?

CLAMPIN.

Il est là... sous ma bretelle gauche...

MIETTE.

Ah! le gues!... (elle disparaît.)

DENISE.

Monsieur Clampin, rendez-le-moi, je vous en prie...

CLAMPIN.

Oh! jamais, je le couvre de mes baisers du matin au soir, et
 même plus tard...

DENISE.

Si on vous entendait...

CLAMPIN.

Ne craignez rien... je me suis débarrassé de Miette... Je sa-
 vais que vous deviez venir ici... et alors je l'ai envoyée à la li-
 sère du petit bon...

DENISE.

N'importe! M. Bolivar est jaloux, il s'a menacé dans un
 gros livre en latin... et s'il apprend...

MIETTE, en dehors.

Coi!... coi!... coi!...

DENISE.

Oh! quelqu'un!... (elle se soule.)

CLAMPIN.

Denise!... Madame Bolivar...

SCÈNE XII.

MIETTE, CLAMPIN.

CLAMPIN, entré.

Tiens! c'est toi... Eh ben! pourquoi n'es-tu pas à l'entrée du
 petit bois?...

MIETTE.

Eh ben! et toi?...

CLAMPIN.

Moi... j'y suis allé... et comme tu ne venais pas...

MIETTE.

Dit d'écouter, vous... vous êtes en fauteur...

CLAMPIN.

Madame Bernouillet!...

MIETTE.

Mais puisque j'étais là... et que j'ous tout entendu...

CLAMPIN, à part.

Bigre... de bigre!...

MIETTE.

Ah! vous vous êtes gaussé de moi...

CLAMPIN.

Mais non... mais non... je vais l'expliquer.

MIETTE.

Taisez-vous... vous n'êtes qu'un enjoleur... Primo et d'unc...
 Tu vas me donner tout de suite ce que t'es là... sous la bre-
 tette gauche...

CLAMPIN.

Le portrait de Denise?...

MIETTE.

Et sa lettre... C'est jeune, cette fille-là... ça ne réfléchit pas,
 ça se compromet sans y penser... et avec un fin regard comme
 toi... Voyons, le portrait... et puis vite que ça.

CLAMPIN, supplie.

Mame Bernouillet!...

MIETTE.

Donne ou j'dis tout à M. Bolivar... Je le connais... y l'aura
 ben vite cassé quelque chose... sans compter qu'il pourrait ben
 te faire perdre la place... Allons... voyons...

CLAMPIN.

Cristi!... me faire perdre ma place...

MIETTE.

Eh ben! j'attends...

CLAMPIN, tirant le portrait.

Le voici...

MIETTE.

Et la lettre?...

CLAMPIN.

Elle est dans mon porte-manteau...

MIETTE.

Tiras la chercher. Donne-moi ça d'abord...

CLAMPIN.

Ah! l'es méchante. (Il embrasse le portrait que Miette lui prend. — Au
 bout des balais, Bernouillet fuyez vite! — à terre avec ses balais.)

BERNOUILLET.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, BERNOUILLET.

MIETTE, à part.

Bernouillet!

BERNOUILLET.

N'vous gênez donc point... mordez à même... mais allez...
 allez donc...

CLAMPIN, s'efforçant de rire.

Tiens, c'est toi, Rigolo.

BERNOUILLET.

Je m'appelle plus Rigolo...

CLAMPIN.

Comment... tu te fêches?...

BERNOUILLET.

Ah-ben! ah-ben! il embrasse les talons de ma femme et il
 faudrait que je lui dise merci... (Le monologue de son lit.) Voulez-
 vous me fiche le camp... vous...

MIETTE.

Mais, Bernouillet!...

BERNOUILLET.

Tais-toi... toi... (à Clampin.) T'es encore là... (Il menace Clampin,
 qui se soule.)

SCÈNE XIV.

MIETTE, BERNOUILLET.

BERNOUILLET.

A nous deesse... madame Bernouillet!...

MIETTE.

Oh! mon Dieu... que grosse vois tu fais... (Touchant Bernouillet.)

A nous deesse, madame Bernouillet!...

BERNOUILLET.

Cré nom... moi gourd! me dérange...

MIETTE.

Et qui s'yous... Eh ben! tu te donne plus, monsieur Rigolo...

BERNOUILLET.

Je te défends de m'appeler Rigolo...

MIETTE, riant.

Ah! que t'es donc drôle quand t'es en colère... Eh bien!... pa-
 role serrée... je t'aime encore mieux comme ça...

BERNOUILLET, soulevant sa collerette.

Nom d'un petit bonhomme...

MIETTE, riant de plus en plus.

C'est plus amusant que quand tu ris toujours...

BERNOUILLET, de plus en plus stupéfait.

Mon gourdin me dérange...

MIETTE, riant.

Eh ben!.. gratte-le...

BERNOUILLET.

Miette!

MIETTE, riant.

Ah! c'est pas fort que moi!.. je peux pas m'en empêcher...

(Ils rit.)

BERNOUILLET, frappant le parquet avec ses bâtons.

Miette!.. (Miette rit entre ses dents.)

BERNOUILLET.

C'est donc vrai que le Clampin te fait la cour!.. qu'y t'a

donné un rendez-vous...

MIETTE, riant.

Mais non, bêtâ!..

BERNOUILLET.

A preuve que, quand je suis entré, il t'embrassait les unsins...

MIETTE.

T'as mal vu...

BERNOUILLET.

J'ons mal vu... j'ons mal vu... à preuve encore qu'y t'a glissé quelque chose...

MIETTE.

T'as mal vu encore.

BERNOUILLET.

Même que tu l'as caché là... (il lui mène de la main dans la poche de Miette.)

MIETTE, le repoussant.

Ah! n'te défilé point... Eh bon! oui... c'était un portrait...

BERNOUILLET, vivement.

Le sien... l'portrait de Clampin?

MIETTE.

Mais non... un portrait qu'il me rendait...

BERNOUILLET, vivement.

L'tien alors... que tu l'y avas donné?

MIETTE.

Que t'es donc bête!

BERNOUILLET, pleurant.

Heu!.. heu!..

SCÈNE XV.

LES AMIS, BOLIVAR.

BOLIVAR, entrant.

Ah! mon Dieu!.. Bernouillet qui pleure... *lacrimeux* gentes, comme disaient les Grecs...

BERNOUILLET, pleurant.

Oui, monsieur Bolivar... je pleure...

BOLIVAR, riant.

Voilà qui est drôle, par exemple, qu'y a-t-il donc?

MIETTE.

Rien, monsieur Bolivar...

BERNOUILLET, pleurant.

Comment rien... y a... y a... y a que ma femme se fait faire la cour par Clampin... même que s'il était pas quelque chose dans le gouvernement, je l'y aurais déjà cassé les reins...

BERNOUILLET, riant.

Ah bah!.. madame Bernouillet!..

MIETTE.

Mais quoi... monsieur... Bolivar... Bernouillet radole... (Allant à Bernouillet.) Puisque je te dis...

BERNOUILLET.

Laisse-moi... toi... (Il pleure. — Miette reprend sa place.)

BOLIVAR.

Eh bien!.. qu'est-ce qu'y a là d'étonnant?... la femme est jeune... jolote... on lui fait la cour... *admirer* *admirer* *admirer*... Voyons, soit philosophe...

BERNOUILLET.

Philosophe... qu'est-ce que c'est que ça?

BOLIVAR.

Les plus grands hommes y ont passé. Vulcain, Ménélas... Tu vois...

BERNOUILLET.

Quoqu'!..

BOLIVAR.

C'est du latin... Voyons... prends la chose en riant, toi qui ris toujours.

BERNOUILLET.

Mais vous savez pas qu'il lui a donné un rendez-vous?..

BOLIVAR, riant.

Bah!..

BERNOUILLET.

Même que quand je les ai surpris ici... tout à l'heure... le Clampin embrassait ma femme... et qu'il lui donnait son portrait... *na* *duquel* *troupe* *pepe*...

BOLIVAR, à part, riant.

Oh! parfait... Clampin donnant son portrait à Miette...

MIETTE, bas à Bernouillet.

Mais puisque je t'dis que ce n'est ni le mien ni le sien...

BERNOUILLET.

Il y a donc qu'c'est alors... faut que ça soye le portrait de quelqu'un...

MIETTE, bas à Bernouillet.

Eh heu!.. c'est le portrait de Denise...

BERNOUILLET, étonné.

Ah! elle est trop forte celle-là... monsieur Bolivar...

MIETTE, riant à haute voix.

Mais tais-toi donc...

BERNOUILLET.

Monsieur Bolivar... v'là quelle dit à c'te heure que c'est le portrait de vot' femme...

BOLIVAR, étonné.

De ma femme!..

MIETTE, bas à Bernouillet.

Imbécile.

BOLIVAR, à part.

Pauvre Bernouillet!.. le retourne-t-elle!.. Venons à son secours. (Haut, en riant.) Eh bien! oui... là... c'est un portrait de Denise... que j'avais dit à Clampin de m'appuyer de la ville... et qu'il remettrait à Miette... pour qu'elle me le donnât... es-tu content?... (A Miette.) Donne-le moi!

MIETTE, à part, très-embarrassée.

Hein! à lui... le portrait de sa femme...

BOLIVAR, bas à Miette.

Ne crains rien... je ne lui laisserai pas voir.

MIETTE, très-embarrassée.

Dame!.. je vas vous dire... c'est que... monsieur Bolivar...

BERNOUILLET.

Voyez-vous... c'est pas vrai... c'est le portrait de Clampin... mais, nom d'un petit bonhomme, je le verrai! (Il veut le prendre de force.)

MIETTE, résistante.

Tu ne le verras pas...

BERNOUILLET, luttant avec Miette.

Ce portrait... que je te dis...

MIETTE.

Eh bien!.. tiens... va le chercher... (Elle le laisse par la fenêtre.)

BERNOUILLET.

Bien!.. dans la mare aux carreaux...

BOLIVAR, à part.

Ah! ah! décidément ce pauvre Bernouillet... (Il rit.)

BERNOUILLET, se jettant en pleurant dans les bras de Bolivar.

Ah! monsieur Bolivar... heu!.. heu!..

BOLIVAR, riant.

Ah! ah! ah!.. voyons... console-toi... je te répète que les plus grands hommes de l'antiquité... (riant de plus en plus.) Oh! mais es-tu laid quand tu pleures... Miette... regarde-donc...

MIETTE, reprenant son air de rictus.

C'est vrai... écoute Bernouillet!..

BERNOUILLET.

Laisse-moi... heu!.. (Il pleure.)

BOLIVAR.

Tu as l'air d'un jeune veau... (Il rit entre ses dents.) Miette cherche à se retoucher.)

BERNOUILLET.

Je sais ce que je vas faire... (Il entre à droite.)

MIETTE, le suivant en riant.

Mais écoute donc... (Il lui lève la porte au nez.) Bernouillet!..

BOLIVAR, touchant sur une chaise.

Bernouillet!.. Bernouillet!.. (Il rit entre ses dents.)

BERNOUILLET.

BOLIVAR, MIETTE, DENISE.

DENISE.

Ah heu!.. ah heu!.. en v'là de la gâtière... quoique vous avez donc, monsieur Bolivar?... je vous ai jamais vu comme ça...

BOLIVAR.
Une histoire délicieuse... Bernouillet qui a surpris sa femme
au moment où Clamplin lui remettait un portrait (risé)

Denise.
Un portrait.

Miette, bas à Denise.
Le tien... chut!...

BOLIVAR.
Bernouillet voulait le voir... Miette n'a pas voulu nous le
montrer...

Miette, bas à Denise.
Et je l'ai jeté dans la poubelle.

BOLIVAR, rient.
Ah! ah!... c'est très-drôle... mais rien donc... madame Bo-
livar...

Denise.
Je veux bien... moi... (à Miette) Alors plutôt que de le mon-
trer devant M. Bolivar, tu l'as jeté dans la mare? (risé)

Miette, rient.
Je l'ons jetté...

BOLIVAR.
Par la fenêtre... (ils rient tous) — On entend un grand bruit et de-
hors, cris, tonnelles, etc.)

Miette.
Quoi qu'y a encore? (Clamplin se précipite par le fond, pâle, agité.)

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, CLAMPIN.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

CLAMPIN, amenant tout écumé.
Ah! mes amis!... quelle histoire bizarre!...
J'en suis encore tout ému... tout tremblant!...
Si vous sachiez... Bernouillet... à l'instant...
Il vient...

Miette.
Quoi donc?

CLAMPIN.
De s'écrouler dans la mare!...

Miette.
Grand Dieu!... dans la mare aux canards!

CLAMPIN.
Il barbotte avec eux.

BOLIVAR, DENISE, MIETTE.
— Coursez tous sans retarder!...
(ils courent. Les paysans et Bernouillet entrent.)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, BERNOUILLET, PAYSANS.

BERNOUILLET, aux paysans.
Laissez-moi tous!

LES PAYSANS.
De s'écrouler l'os pas maître!

Miette.
Quoi! c'est ben vrai... l'as voulu le noyer?
BERNOUILLET.
Non!... ce portrait... je voulais le connaître...
J'en repêche sans me déshabiller
Et je vas le confondre.

LES PAYSANS.
Que dit-il... la confondre.

Miette.
Allois, pas de bêtise!
BERNOUILLET, regardant le portrait.
Bon! les canards ont effaré!...

Miette.
Mais il reste le cas...

BOLIVAR.
C'est celui de Denise.
BERNOUILLET.
C'est celui de ma femme... un p'tit des retrouvés.

Denise.
Puisqu'en vous dit que c'est le sien!
BERNOUILLET.
C'est un cas en trompette... et je le connais bien!

ENSEMBLE.

Miette, Denise, Bolivar.
Ah! de cette aventure
Longtemps on parlera!
Moi, faut pas, je le jure,
T'écrouler comme ça!
BERNOUILLET.
Ah! de cette aventure,

Longtemps, on parlera!
Et, j'en ai, j'en ai le jure
Et se repétira
PAYSANS.
Ah! de cette aventure
Longtemps on parlera!
Mais, qu'il eût donc l'insigne
Qui le désespère.

BERNOUILLET.
Et maintenant, adieu, monsieur Bolivar... la compagnie...

BOLIVAR.
Où vas-tu?

BERNOUILLET.
Je retourne au régiment.

TOUS.
Au régiment!

Miette, le retient.
Veux-tu bien rester!... je vas tout t'expliquer... (bas à Clamplin.)
Donne-moi la lettre!

BERNOUILLET.
La lettre!... je vous la voilà!

Miette, bas à Bernouillet, en lui remettant la lettre.
Lis donc!... bô!...

Denise, à part.
"Quoi qu'elle fait donc?"

BERNOUILLET.
Oui... que je lirai... Mais c'est les yeux qui me picotent... j'y
vais trouble... Monsieur Bolivar, laissez-moi ça...

Denise.
Ah! mon Dieu!

Miette, vivement, bas à Bernouillet.
Animal... c'est de sa femme...

BERNOUILLET, bas.
De sa femme?

BOLIVAR.
Voyons... donne...

BERNOUILLET.
Merci... monsieur Bolivar... v'la que mes yeux se débar-
bouillent... je lirai moi-même... Ou plutôt non... je lirai pas...
et si M. Clamplin m'affirme que ma femme...

CLAMPIN.
Est innocente... je le jure... sur la tête de M. Bolivar...

BERNOUILLET.
Sur la tête de M. Bolivar... je le crois... (il déchire la lettre.)

Denise, à Miette.
J'ai eu joliment peur!

Miette.
Et t'a raison... Embrasse-moi. (tu t'embrasses.)

BOLIVAR, à lui-même.
C'est égal... je suis curieux de voir la prose de madame Ber-
nouillet. (il ramasse sa serviette de la lettre.) L'écriture de ma femme...

Miette, à Bernouillet.
Maladroit! (bas.) Oui... oui... c'est l'écriture de Denise...
mais j'ai vu dire, monsieur Bolivar... je me défiais un peu
de mon écriture et de mon orthographe... et n'osant pas que
M. Clamplin se moque de moi... j'avais pris Denise... qu'est
ben plus forte...

Denise.
Oui... c'est ça... elle m'avait pris d'écriture à sa place...

BOLIVAR.
Je comprends...

BERNOUILLET, aux paysans.
Y dit qu'y comprend... mais y comprend pas du tout... (à
Bolivar) Vous comprenez... Denise est plus forte que ma femme...
(aux paysans) C'est comme vous... vous êtes plus fort que moi...

BOLIVAR, rient.
Tu crois?

BERNOUILLET, rient.
Ah! ben sûr!... vous l'êtes plus que moi! (aux paysans.) Il l'est
plus que moi!...

Miette, bas.
Tais-toi donc!

BOLIVAR, rient.
Et maintenant dors sur tes deux oreilles... ne confie pas
la femme... comme l'a dit Virgile en parlant de la confiance:
Patre, tu pateris vultibus sub tegmine fagi...

BERNOUILLET, à Miette.
Père bonhomme... Il parle latin, mais il l'est tout de même...
(il rit aux éclats) Lui, qu'est-ce?

ENSEMBLE.

Reprise de l'air de la troisième scène.

Un seul moment attristé
 Il s'prend enfin sa suite
 Sans répit (dit.)
 Le v'la qui rit.
 Aussi longtemps qu'il vivra
 Bernouillet toujours rira,
 Bernouillet toujours rira.
 Ohi, toujours, tant qu'il vivra
 Bernouillet toujours rira.

BERNOUILLET, au public.
 Tout veut me sourire,
 J'ai le cœur content...

METIEU, l'interrompant.
 Tais-toi donc... de rire
 C' n'est pas le moment.
 Tu vas la promesse
 Qu' l'as faite aux auteurs...

BERNOUILLET.

De côté d' leur jûces
 Faut que j' mette les rieurs...
 Pour que j' tienne parole
 Faites tous : ah ! ah !
 (u rit en applaudissant.)
 Ça n' serait pas drôle
 Si vous l'avez comme ça...
 Heu ! heu !

REPRISE.

44258

FIN.

